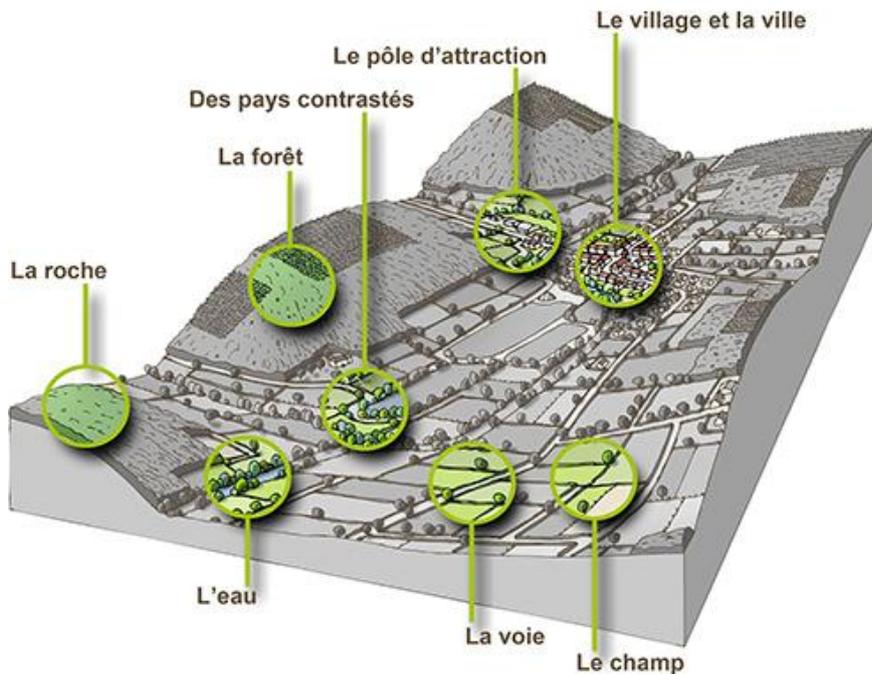


Découvrir les paysages de Saône-et-Loire

Les paysages de Saône-et-Loire se sont modelés, dessinés à travers les péripéties de l'histoire de la terre, des hommes d'hier et de ceux d'aujourd'hui. Chaque territoire a connu plusieurs strates de roches et à l'échelle historique, plusieurs vagues de bâtisseurs de routes, de villes et de campagnes. Ces phénomènes ont laissé leur empreinte dans la forme des reliefs, des rivières, des champs, des forêts et des arbres, des bourgs, des maisons.



Des pays contrastés	p. 2
La roche et le sol	p. 4
L'eau	p. 11
La ferme et le champ	p. 15
La forêt	p. 26
Le village et la ville	p. 29
La voie	p. 35
Les pôles d'attractions historiques	p. 42

Des pays contrastés

publié le 28 juin 2018 (modifié le 4 avril 2019)

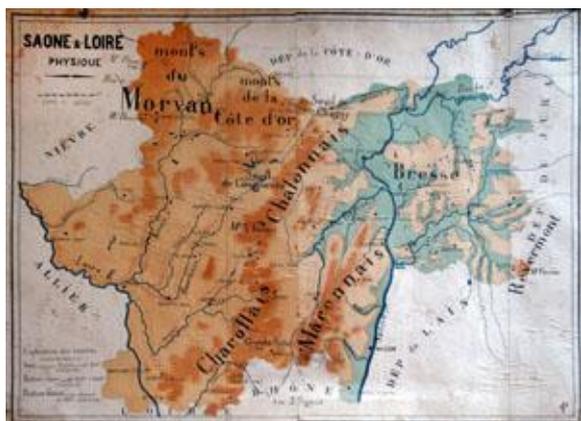
Le département est au carrefour de trois influences, à la fois climatiques et culturelles.

Côté nord-ouest, le vent apporte des pluies océaniques, atténuées cependant par les premiers reliefs du Morvan et du massif central sur les pentes desquelles elles s'essorent par l'effet de foehn. Tout l'ouest du département écoule ses eaux vers la Loire, et à mesure des progrès de la navigation, des canaux, des chemins de fer et des routes, ses produits seront de plus en plus expédiés vers Paris. C'est aussi le côté gaulois, qui deviendra le côté franc avec sa langue d'oïl, puis le rattachement progressif du duché de Bourgogne au royaume avant que Louis XIV ne rattache définitivement l'ensemble à la France au traité de Nimègue (1678).

Côté nord-est, l'influence du climat continental apporte les grands froids d'hiver, quelques coups de chaleur et des fins de journée orangeuses en été. C'est aussi un axe d'échanges commerciaux et culturels avec tout l'univers germanique qui débute 1500 ans avant notre ère et ne s'interrompra jamais. Les tribulations des élites Éduennes, le peuple celte local, avec ses voisins germaniques déclencheront la guerre des Gaules tandis que bien plus tard, les Burgondes (466-500) s'affirmeront à leur tour comme des négociateurs habiles entre romains et germanis. La Saône avec ses villes-frontière restera une limite majeure jusqu'au siècle de la réforme, avant de basculer définitivement du côté français sous Henri IV (1601). Cette limite sera ravivée par la ligne de démarcation qui, en 1940, coupera une dernière fois le département entre ces deux mondes.

Côté sud, le fossé rhodanien apporte des influences méditerranéennes. Ce sera d'abord une forte identité gallo-romaine autour de la ville d'Autun, des échanges intenses avec Lyon, Rome, et plus tard la cour des papes à Avignon. Le Mâconnais porte de nombreuses empreintes méditerranéennes dans son architecture, son droit qui restera latin jusqu'à la révolution, et jusqu'à des termes de patois marqués de langue d'oc.

Des pays contrastés



Carte géographie physique de Saône-et-Loire-milieu XXème

Le département rassemble par ailleurs des pays contrastés issus des chocs tectoniques de l'ère tertiaire lors de l'émergence des Alpes. La grande plaine alluviale côté Saône et Bresse tranche fortement avec les collines bocagères du Charolais-Brionnais dans l'ouest, séparées par les vallées des arrières côtes du Clunisois et les côtes viticoles du Chalonnais et du Mâconnais. L'ensemble, enfin, est encadré par des massifs de petites montagnes : le Morvan au nord-ouest, le Beaujolais au sud, le Jura à l'est.

Dès le Moyen Âge, tout ce secteur se différenciera des autres secteurs bourguignons par des petits terroirs parfois très convoités, mais aussi par l'absence d'une grande plaine céréalière structurante. C'est ainsi que le paysage politique bascule vers le nord dès 1150, quand Dijon devient la ville des ducs devant Mâcon et Chalon.

La Saône-et-Loire en quelques chiffres



Carte du département de la Saône-et-Loire

- 8 575 km², soit environ 138 km d'est en ouest sur 111 km du nord au sud
 - Point culminant : 901 m au Haut-Folin dans le Morvan
 - Point le plus bas : 170 m dans la vallée de la Saône
 - 5 540 km² de Surface Agricole Utile (second rang des départements français, derrière la Marne) et 6 645 exploitations agricoles (2014)
 - 131 km² de vignoble
 - 2 150 km² de surfaces boisées en 2014
 - 5 aires urbaines autour des pôles de Mâcon 133 000 habitants, Chalon 100 000, Montceau-les-Mines 45 000 habitants, Le Creusot 38 000 habitants, Autun 24 000 habitants.
 - 567 communes
 - 555 408 habitants soit 65 habitants par km² en 2015. C'est le département le plus peuplé de la Bourgogne.
 - 305 579 logements en 2014
 - 169 614 emplois en 2014
- Un revenu fiscal moyen de 19 737 € en 2015

La roche et le sol

publié le 5 juillet 2018 (modifié le 4 avril 2019)

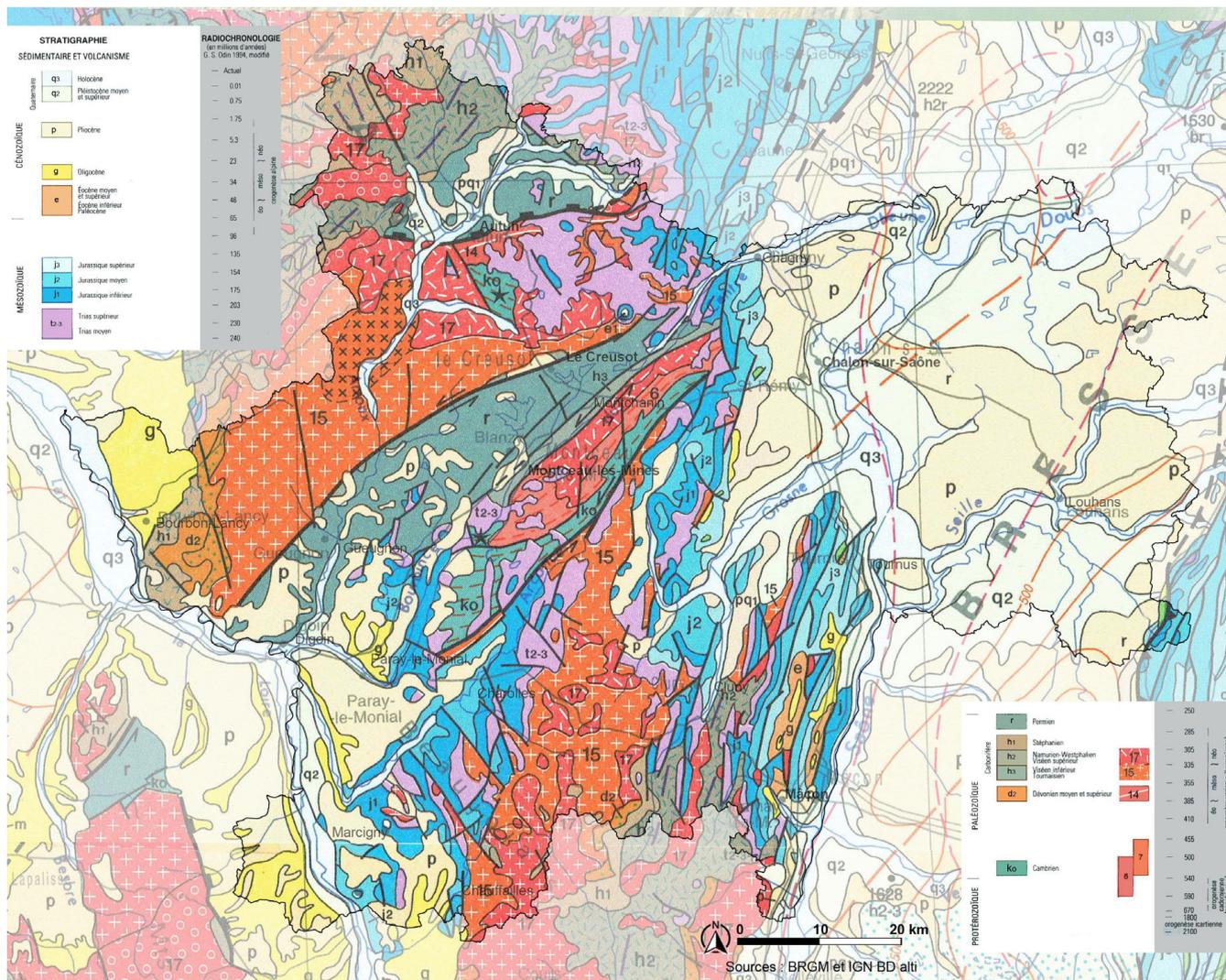


Chaos granitiques formés de blocs erratiques. Uchon

En Saône-et-Loire, les roches de la moitié ouest du département s'assimilent à une bordure orientale du Massif Central tandis que côté Bresse comme côté Limagnes, elles s'intègrent dans la logique du grand corridor Rhône-Rhin et à ses côtes dominant d'anciens fonds de lacs.

Toute l'organisation des roches résulte des chocs titanesques liés à l'émergence des Alpes à l'ère tertiaire. L'histoire géologique tourmentée du tertiaire fait que la plupart des petites régions reposent sur une roche relativement homogène : un socle de l'ère primaire remonté des profondeurs et remis à nu par l'érosion, ou un épais lit d'alluvions venus combler d'immenses lacs tout au long de cette période. Grands comme le lac de Genève, ces lacs recouvraient à l'ère tertiaire la dépression bressane, et au sud-ouest le Val de Loire, le Bourbonnais et la basse vallée de l'Arroux. La plupart des terroirs reposent sur un bloc de 20 à 40 km de large cerné de failles, bien lisibles dans la partie centrale du département.

Ces logiques tourmentées n'ont cessé d'offrir aux populations humaines de nombreuses opportunités : terroirs fertiles, gisements de minerais, pierre de taille...



Carte géologique de Saône-et-Loire

Source Carte géologique de la France au millionième. BRGM

A l'ouest, les blocs en rouge sont les montagnes cristallines, granitiques, du vieux socle de la montagne hercynienne à l'ère primaire. Les collines des bassins schisteux (gris) contenant parfois des veines de charbon, (bassin minier d'Autun, collines du Creusot à Gueugnon) datent de la fin de cette ère primaire.

Une barre centrale dénote, coupant le département en deux d'une mosaïque de bleu et de rouge : le Brionnais et l'arrière-pays de Macon. Le calcaire (bleu) y côtoie le grès (violet) et souvent le granite (orange ou rouge). Ce jeu de failles en écaillés laisse deviner que l'ancienne croûte terrestre a été hachée menu de ce côté-ci de la plaine de la Saône, comme l'a été sur la rive d'en face, côté Jura. Le choc, en effet, a basculé sur leur flanc des écaillés de quelques kilomètres de largeur. Leurs bancs de roches parfois très contrastées se retrouvent ainsi juxtaposés à ciel ouvert à flanc des collines et des éperons rocheux.

A l'est, les sables et argiles (beige) sont venus combler les zones effondrées de la Bresse et de cette « Limagne », au sud-ouest, que la Loire est venue combler.

La roche : entre Massif Central et corridor Rhône-Rhin

L'ère primaire : la mise en place des montagnes cristallines et des collines carbonifères d'Autun, du bassin minier

Les roches primaires, de couleur rouge ou orangée, forment le socle du Morvan au nord-est, du Beaujolais au sud. Elles sont issues d'un premier choc entre des continents aujourd'hui disparus, qui a engendré la montagne hercynienne, presque aussi grande que l'Himalaya aujourd'hui. Dès la fin de l'ère primaire, plusieurs kilomètres d'épaisseur de roche avaient été décapés par l'érosion. La croûte terrestre flotte sur un magma. Du fait de cet allègement, le socle du massif, avec ses granites, est progressivement remonté en surface. La roche ancienne de l'ère primaire a ainsi été ramenée en surface formant le bloc granitique du Morvan au nord du département - entremêlé de laves dures-, et celui du Beaujolais au sud. Ces blocs anciens ont en outre été rehaussés lors du grand choc de l'ère tertiaire.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, par une inversion surprenante, de généreux blocs de roche primaire affleurent en surface. Ils forment la plupart des massifs et des points hauts qui cadrent les paysages : Morvan au nord, sud du Charolais au contact du Beaujolais mais aussi les reliefs entre Loire et Saône : hauteurs d'Antully et Uchon, barre granitique du Charolais à l'arrière de la Côte Mâconnaise.

Sur la grande auréole de sédiments qui entourait l'ancienne montagne à la fin de l'ère primaire prospérait une végétation abondante. La masse considérable des débris végétaux, enfouie sous les argiles et les sables arrachés à l'ex montagne, a évolué en schistes charbonneux. Toute la plaine d'Autun, les collines du Creusot à Digoin, sont modelées dans des blocs de ces schistes, de 40 km de large au contact du Morvan, qui ont échappé au métamorphisme et où l'érosion a ramené en surface des gisements de charbon.

L'ère secondaire : des dépôts très importants qui seront ensuite décapés, dont les reliques chahutées sont précieuses : sol fertile, gisements de silex et de fer, pierre de taille

Les parties centrales de socle décapé (Morvan, Massif Central) resteront en partie émergées au milieu des océans de l'ère secondaire.

Sur les franges de cet ancien massif, du Brionnais au Châlonnais, ces roches anciennes resteront enfouies sous les galettes sédimentaires déposées par les mers de l'ère secondaire : vitrifiés d'abord sous une épaisse plaque de grès au trias, l'ensemble sera ensuite écrasé sous des plaques de calcaire et de marnes épaisses de centaines de mètres, déposées au fond des mers du Jurassique, à l'ère secondaire.

Aujourd'hui pourtant, les roches secondaires ont quasiment disparu du secteur. Du manteau secondaire qui fait les vastes plateaux de l'Yonne, il ne reste que quelques lambeaux.

Sous les chocs du tertiaire, l'émergence du Morvan, du Jura et du Beaujolais

Les tremblements de terre du tertiaire brisent l'ensemble en gros morceaux, en écailles (Brionnais), ou en plis (Jura). Localement, ils mettent en place les trois massifs qui cadrent le département : Morvan, Jura, Beaujolais. Ces chocs qui accouchent des Pyrénées d'abord, se reconnaissent à leurs failles dominantes orientées est-ouest. Ce sera un peu plus tard, l'émergence des Alpes et de leur bordure jurassienne, reconnaissable à des failles dominantes nord-sud. Plusieurs gros blocs sont rehaussés : Le sud Morvan, le Beaujolais et l'ensemble du Massif-Central, ainsi que les lignes de reliefs du haut Charolais.

Le sud Morvan bascule vers le sud à partir de Laisy et de la vallée de l'Arroux. A ses pieds le sillon permien s'affaisse entre deux blocs granitiques du Morvan et de la montagne d'Uchon, avec ses granites en chaos de boules dégagées de leurs altérites et de leurs arènes.

L'érosion puissante met à nu les hauteurs granitiques, mais aussi de larges secteurs de schistes dans le bassin d'Autun, du Creusot.

Tout autour, les plaques du secondaire sont plissées à la verticale, traçant les lignes de crête du Jura et des côtes de Macon et de Chalon. Ces deux lèvres s'écartent plus tard pour ouvrir la plaine de la Saône.

A la fin du tertiaire, il ne reste par ici, rien de l'ancien fond de mer secondaire. Il a été soulevé puis entièrement décapé à l'exception de quelques reliques notables comme les célèbres marnes des prairies grasses du Brionnais. Plus loin, il s'est affaissé puis a été enfoui sous de nouvelles couches de sables et d'argiles. L'érosion, très active au tertiaire, arrache les matériaux aux nouvelles hauteurs pour venir combler les bassins d'effondrement.

Les collines de marnes du Lias sont parmi les rares reliques de l'ère secondaire

Lors de ce même choc, la croûte se brise en copeaux dans le Brionnais, qui se dressent les uns contre les autres, présentant sur leur tranche, à 5 reprises, une séquence complète de la croûte secondaire. On y retrouve, par bandes de quelques kilomètres de large, des couloirs de marnes liasiques, qui offrent une large ceinture de prairies grasses.

Lors de phases de décompression, la croûte se rompt par de grandes failles et s'affaisse entre ces blocs rehaussés.

A l'ère tertiaire, les parties les plus basses sont recouvertes de grands lacs, qui déposent un nouveau manteau de sédiments

D'immenses lacs courent jusqu'en Limagne à l'oligocène. A leur périphérie, se dépose une épaisse couche d'argiles et sables. Ces dépôts sont plus calcaires et fins au cœur du lac (centré sur la Limagne, et qui généreront des argiles gonflantes fertiles), tandis que le bord des lacs reçoit des matériaux plus grossiers issus du Morvan, enrobés d'argiles plus compactes comme des kaolinites. C'est dans ces derniers que l'érosion façonnera les collines du Charolais et du Bourbonnais. Ces dépôts seront complétés et souvent recouverts une dernière fois au pliocène, où la tectonique reste très active. Leur acidité sera encore renforcée par des pluies de lave volcanique. Ces sols ingrats feront de ces pays une sorte de no man's land peu habité jusqu'au XVIIIe s.

A la fin de l'oligocène, une dissension entre plaques tectoniques provoque l'effondrement du plancher bressan, toujours cadré par les lèvres de calcaire secondaire plissé. Un immense lac recouvre tout l'est du département. Son bouchon ne sautera qu'à la toute

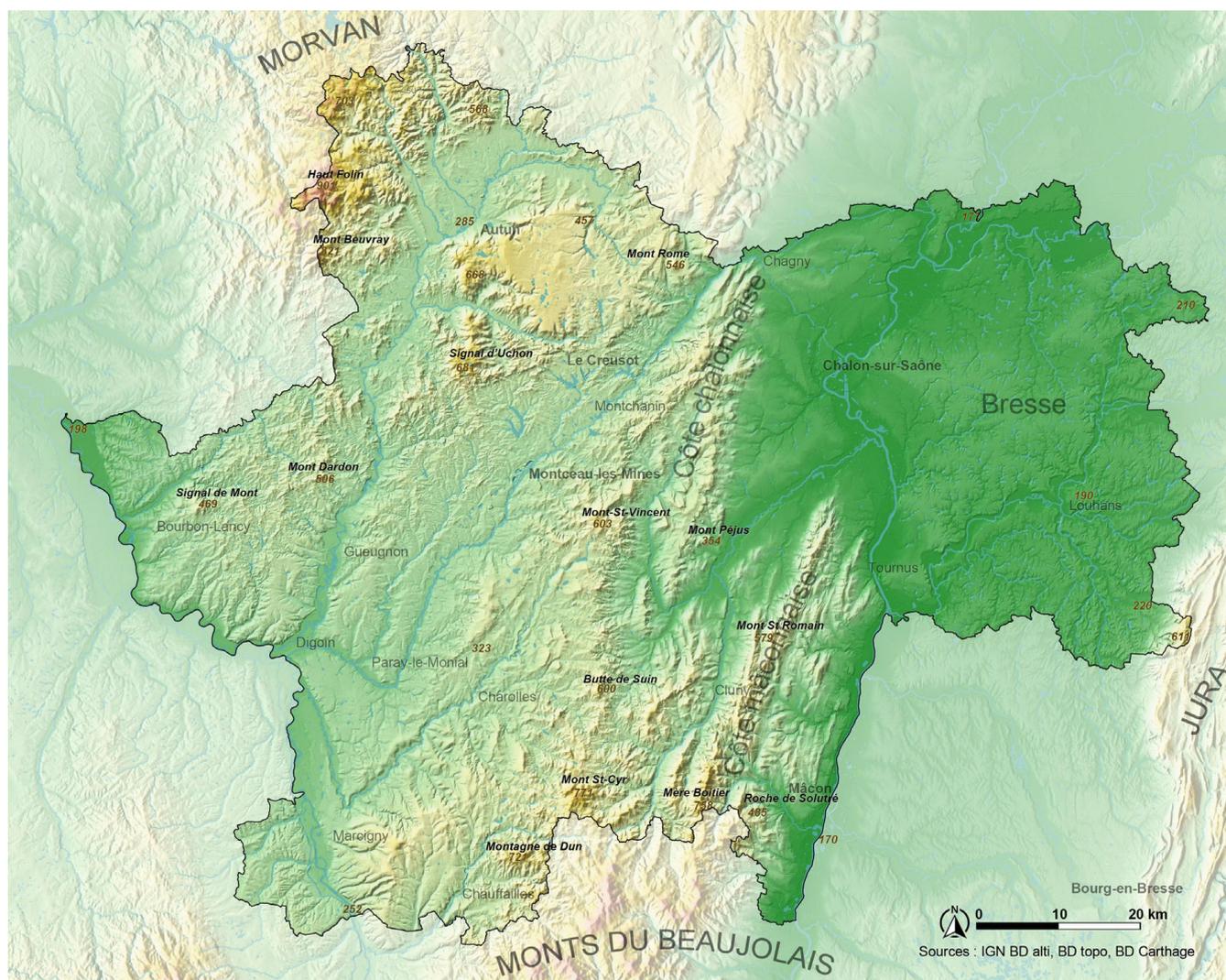
fin de l'ère tertiaire. Les ruisseaux divagueront sur ces anciennes vases argileuses et souvent carbonatées, traçant de larges lits humides entre des replats plus sains.

Au quaternaire, les rivières s'enfoncent et façonnent vallées et collines

Le niveau de la mer s'abaisse, et les rivières s'enfoncent dans leur lit. Le bouchon du lac bressan saute et vide le lac. Le système fluvial se met en place, avec des dénivelés subtils dans la Bresse, des reliefs collinaires plus francs dans tout l'ouest côté Loire et Allier, et un sillon affirmé pour la Loire et ses affluents.

Lors des grandes glaciations, les glaciers restent cantonnés aux îles britanniques et n'atteignent pas le secteur. À plusieurs reprises cependant, le sol est gelé sur plusieurs mètres de profondeur sous la toundra. Cet épisode de « permafrost » constitue une sorte de travail du sol très profond, qui favorisera l'érosion en collines douces dans les roches tendres, et contribuera à constituer des sols fertiles.

Un relief contrasté entre Est et Ouest



Carte du relief de la Saône-et-Loire

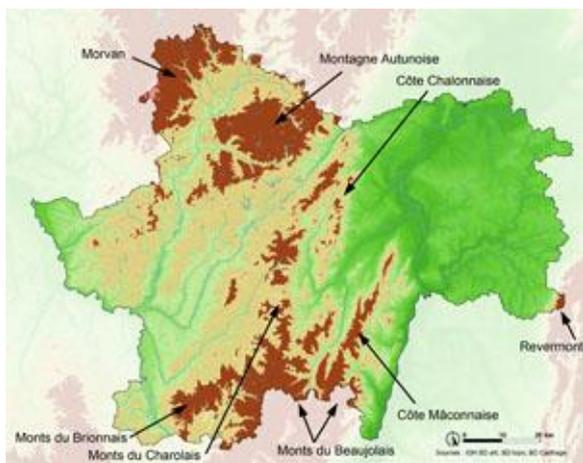
Le département de Saône-et-Loire est bordé au nord-ouest par la partie orientale du Morvan, qui domine la dépression de la vallée de l'Arroux.

Au sud-ouest s'étend l'extrémité septentrionale du Massif Central, constituée par les monts du Mâconnais et du Beaujolais (mont Saint-Romain : 579 m, Mère Boitier : 758 m, roche de Solutré : 493 m).

Au centre, se trouvent les monts du Charolais, prolongés au sud-ouest par les monts du Brionnais.

L'est du département est constitué par la plaine de la Bresse, drainée par la Saône et le Doubs, et dominée au sud-est par le Revermont, avancée du Jura.

Le département est traversé du nord au sud par la vallée de la Saône, et la vallée de la Loire constitue une de ses limites



Carte des grands reliefs de Saône-et-Loire

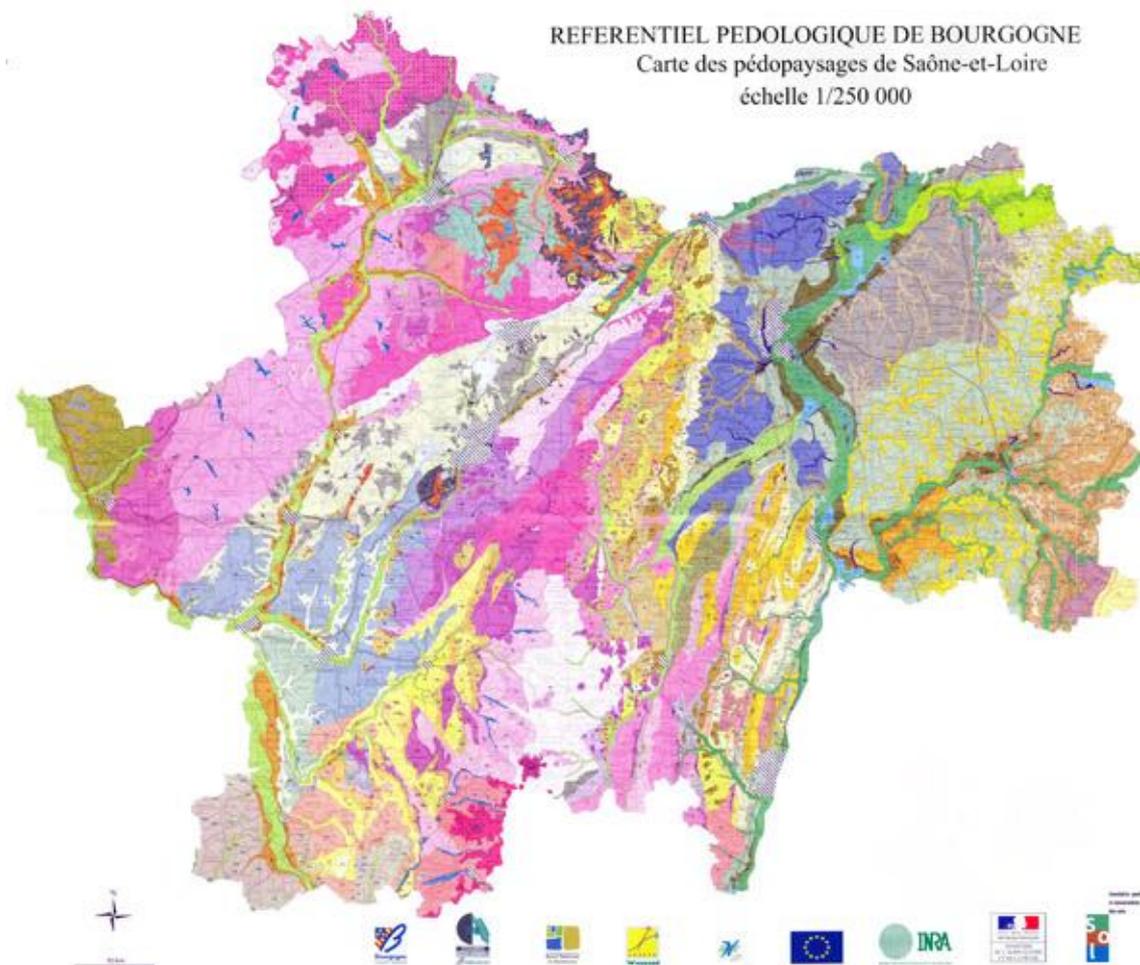
occidentales.

Les altitudes s'échelonnent de 901 m (Haut-Folin) et 821 m (mont Beuvray) dans le Morvan à moins de 170 m dans la vallée de la Saône.

La moitié ouest du département, située entre 300 et 600 m, est entaillée par la dépression Dheune Bourbince.

La vallée de la Saône et la Bresse sont dominées à l'ouest par la Côte Chalonnaise, prolongement de la côte de Beaune, et la Côte Mâconnaise, rebord oriental des monts du Mâconnais.

Cinq grandes familles de sols



Carte des Pédopaysages de Saône-et-Loire

Source : Régions naturelles, pédopaysages et sols de la Saône-et-Loire. Bertrand Laroche, INRA 2005

L'INRA a décrit cinq grandes familles de « pédo paysages » en Saône-et-Loire.

- La plaine alluviale, aux sols très variables en fonction des matériaux d'origine.
- Le coteau calcaire avec ses sols rouges, « petites terres à cailloux » sur calcaires durs, sols argileux sur marnes-. C'est ici que l'on trouve bien sûr les coteaux viticoles, les plateaux calcaires des monts du Mâconnais et du Chalonnais, une bonne partie du Charolais.
- La colline de sol brunifié -les plus représentés- dont la qualité varie selon la roche d'origine et le degré de vieillissement des sols. C'est ici que l'on trouve les "prés violents" où l'herbe pousse dru jusqu'à l'été, célèbres au 19e s aux grandes heures de l'élevage d'embouche.
- Les fonds de vallons et les bas de versants aux sols hydromorphes. Quelques-uns sont localisés dans la pente, sur des

mouillères typiques de résurgences de pente.

- Les buttes calcaires et les sommets de collines cristallines aux sols maigres, bruts.

Chacune de ces familles a ses sols plus fertiles, plus faciles à travailler, que le cultivateur a toujours privilégiés. Ailleurs, il a dû s'adapter pour tirer parti des secteurs plus ingrats : vigne, pinède, prairie maigre dans les secteurs les plus secs, presque toujours en haut des pentes ; peupleraie ou maïs dans les secteurs inondables des vallons, forêts et prairies sur les sols asphyxiants des terrasses.

La terre alluviale de la plaine et de la Bresse

Les alluvions récentes de la plaine de la Bresse forment un terroir mosaïque où l'on pourrait dire qu'on trouve « un petit peu de tout partout ». Sous ce paysage d'aspect globalement plat, les subtiles ondulations du relief, de quelques mètres au maximum, résultent du travail des nombreux ruisseaux. Ces derniers se sont très légèrement enfoncés dans le matériau alluvial, et leur chemin sinueux offre une forme de drainage naturel des replats.

Ces sols argileux et gras sont nés du remplissage du fossé bressan, à mesure qu'il s'enfonçait entre le Massif Central et le Jura, par des sédiments marins puis lacustres. Cette plaine ondulée est donc le vestige d'un lac qui s'étendait à l'ère tertiaire, du Doubs au plateau de la Dombes et de la Saône aux premiers contreforts du Jura.

La Bresse est une mosaïque d'étangs, de forêts et de prairies traversées par de nombreuses rivières qui furent parfaitement exploitées par les paysans. Quand le sol est drainant, ces terrasses sont des terres labourables et des prés. Quand l'hydromorphie domine, le paysage bascule vers une forêt feuillue interrompue par des clairières de champs et de prairies. Champs et forêts sont parsemés d'étangs.

La plaine est parcourue de ruisseaux et de rivières. Le ruisseau que l'on franchit distraitement aujourd'hui est la relique d'un ancien lit de rivière ou de bras d'inondation dont le large sillon descend insensiblement de quelques mètres en-dessous des replats environnants.

Un tel terroir mosaïque a sans doute permis de très longue date de faire vivre une famille en semi autarcie moins difficilement qu'ailleurs, avec une moindre dépendance envers les seigneurs locaux pour écouler des produits spécialisés. Quoiqu'il en soit, la Bresse et ses alluvions semblent avoir toujours été densément peuplées, sur un modèle principalement de hameaux regroupant une famille entière avec toutes ces générations.

Le coteau calcaire

C'est le domaine de la terre rouge et des bâtisses en pierre ocre.

Les couleurs se réchauffent au sud et sur les côtes viticoles du département avec les terres et pierres calcaires jaunes, roses... Avec de hautes toitures de tuiles rouges à brunes, les maisons traditionnelles sont bâties sur deux niveaux, et leur cave s'inscrit dans la pente. La pierre apparaît également dans les nombreux murs.

La "petite terre à cailloux" séchante

C'est le sol des bois, landes et pelouses des sommets calcaires. Ces petites terres à cailloux séchantes, quand elles ne sont pas laissées en lande de pelouse, sont exploitées en forêt, ou en prairie maigre.

La "petite terre à cailloux" plus épaisse dans les colluvions

A flanc de coteau, le sol s'épaissit et quand l'exposition est favorable - exposition est ou sud-, un vignoble y est implanté.

Ces sols, mais aussi ces reliefs de côte, regroupent l'essentiel du vignoble aujourd'hui entre les côtes du Chalonnais et du Mâconnais. Le vignoble s'étend entre 200 et 350m d'altitude sur une bande de coteaux de 10 à 20 km de large.

Le sol brun des collines, argilocalcaire à l'origine mais plus ou moins acidifié

Le sol brunifié des collines, entre argilocalcaire et acide, est la famille la plus représentée dans le département, et c'est surtout l'un des principaux sols agricoles : le sol fertile de la vallée d'arrière côte, la terre labourable et les prés de fond de vallée.

Le chambon et les autres terres lourdes fertiles

Dans le centre de la France, le chambon désigne une terre noire d'origine alluviale, plutôt de bonne fertilité. En sud Bourgogne, depuis la fin XIXe s, les chambons sont surtout voués à une prairie de qualité.

Dans les brisures de roche du Brionnais, la fertilité est très liée à la nature de la roche. Partout, la terre lourde est fertile et peut devenir très fertile en bas de versant, où elle bénéficie souvent des apports en eau de l'ensemble du versant.

Les marnes liasiques mises à nu offrent ainsi des plateaux d'argile acide et des douces collines à l'herbe grasse. Le paysan a appris à tirer parti de ces contraintes de fertilité de longue date, et on peut penser que cette mosaïque exceptionnelle de prairies explique la réputation de l'élevage d'embouche du Charolais-Brionnais. Dans un même village, dans un même versant, s'échelonnent des bandes de prairie allant du moyen à la prairie grasse et jusqu'aux célèbres "prés violents" dont l'herbe grasse et azotée au printemps pouvait rendre malades des animaux.

Le sable argileux

Beaucoup de collines bocagères qui s'étendent à perte de vue dans l'ouest du département sont taillées dans ce matériau assez tendre à l'érosion, générant des sols variablement acides et hydromorphes.

Les roches sous-jacentes sont d'âge très divers : vases très anciennes de l'ère primaire dans les bassins du Creusot ou d'Autun, sables éocènes ou oligocènes sur les terrasses à l'ouest de Chalon-sur-Saône ou dans le Bourbonnais, argile à silex de l'ère secondaire dans le nord Charolais, etc.

Ces sables argileux peuvent devenir très fertiles lorsqu'ils sont un peu enrichis en limons, par apport éolien ou par des dépôts d'inondation sur les terrasses des principales rivières.

Dans la vallée de l'Arroux, à l'amont de Geugnon, les rivières de l'ouest déroulent leur ruban d'alluvions sableuses récentes entre des collines de schistes et d'argiles très anciens, de l'ère primaire.

A l'aval, leur cordon d'alluvions récentes se glisse entre des sables argileux tertiaires, eux-mêmes dominés par des collines et de replats de matériaux plus anciens : des marnes, parfois des grès de l'ère secondaire.

Les matériaux étant souvent mélangés par le colluvionnement en surface, les transitions de matériau et de formes sont discrètes sous le maillage bocager, et l'on passe assez insensiblement d'un matériau géologique à l'autre.

Auparavant, ces paysages comportaient de nombreux petits champs de culture vivrière. Au XVI^e siècle par exemple, un observateur écrit que "(le Charolais) est couvert de grands bois de haute futaye et de taillis. Du côté d'orient et d'occident, le terroir est plus maigre et stérile. Toutefois il porte assez pour la nourriture : froment seigle orge avoine pois feves, voisses, lentilles, millet et panez" [1].

Ces terres seront massivement reconverties vers la prairie à partir du milieu du XIX^e siècle.

Le sol maigre des buttes granitiques

C'est le sol du Morvan et des dorsales granitiques d'Uchon et du haut Charolais et jusqu'aux collines du Beaujolais, qui font une incursion en Saône-et-Loire au sud de Mâcon. Les clairières de prairie sont cernées de forêts. Parfois, le haut de butte est en prairie maigre ; il offre alors de beaux belvédères.

Quand le granite domine, les crêtes sont boisées, dominant un bocage ondulé de prairies, maigres dans les hauts de versants, nettement plus poussantes quand le sol s'épaissit dans les amples colluvions des bas de pente.

Ces sols plutôt acides, sont restés rétifs au froment et peu habités jusqu'à la fin du XIX^e. Les secteurs habités avec leurs champs étaient cernés de grandes forêts, des landes, et la culture s'est longtemps limitée au seigle, sarrasin, complétés à partir du XVIII^e par la pomme de terre. Ces sols fournissaient en revanche une herbe très correcte qui a pris de la valeur à partir de la Renaissance pour y engraisser des bêtes à viande que l'on conduisait à la foire pour être conduite jusqu'à Lyon.

Le vignoble du Beaujolais s'y est établi sur les versants bien exposés.

Le sol est particulièrement maigre et acide sur la lave acide, comme sur les buttes de grès dans les régions sédimentaires. C'est le cas dans la pointe sud du Morvan où la lave domine ; une maigre forêt de taillis feuillus et de conifères recouvre les crêtes et les versants.

Sources

- Carte géologique de la France au 1/500 000e et 1/50 000e, avec leurs notices. BRGM.
- Carte des pédopaysages, avec sa notice. Référentiel Régional Pédologique de Saône-et-Loire, © INRA, 2005. Unité INFOSOL, Orléans, Agrosup Dijon.
- Lozet J. et Mathieu C. 1997. Dictionnaire de science du sol. Lavoisier, Paris, 3^e éd., 488 p
- Wikipedia.

VOIR AUSSI...

Les murets de pierre en Brionnais

Les dates-clefs des paysages de Saône-et-Loire

[1] La Saône-et-Loire de la préhistoire à nos jours. Pierre Goujon, 1992, p 172

L'eau

publié le 12 juillet 2018 (modifié le 28 mars 2019)

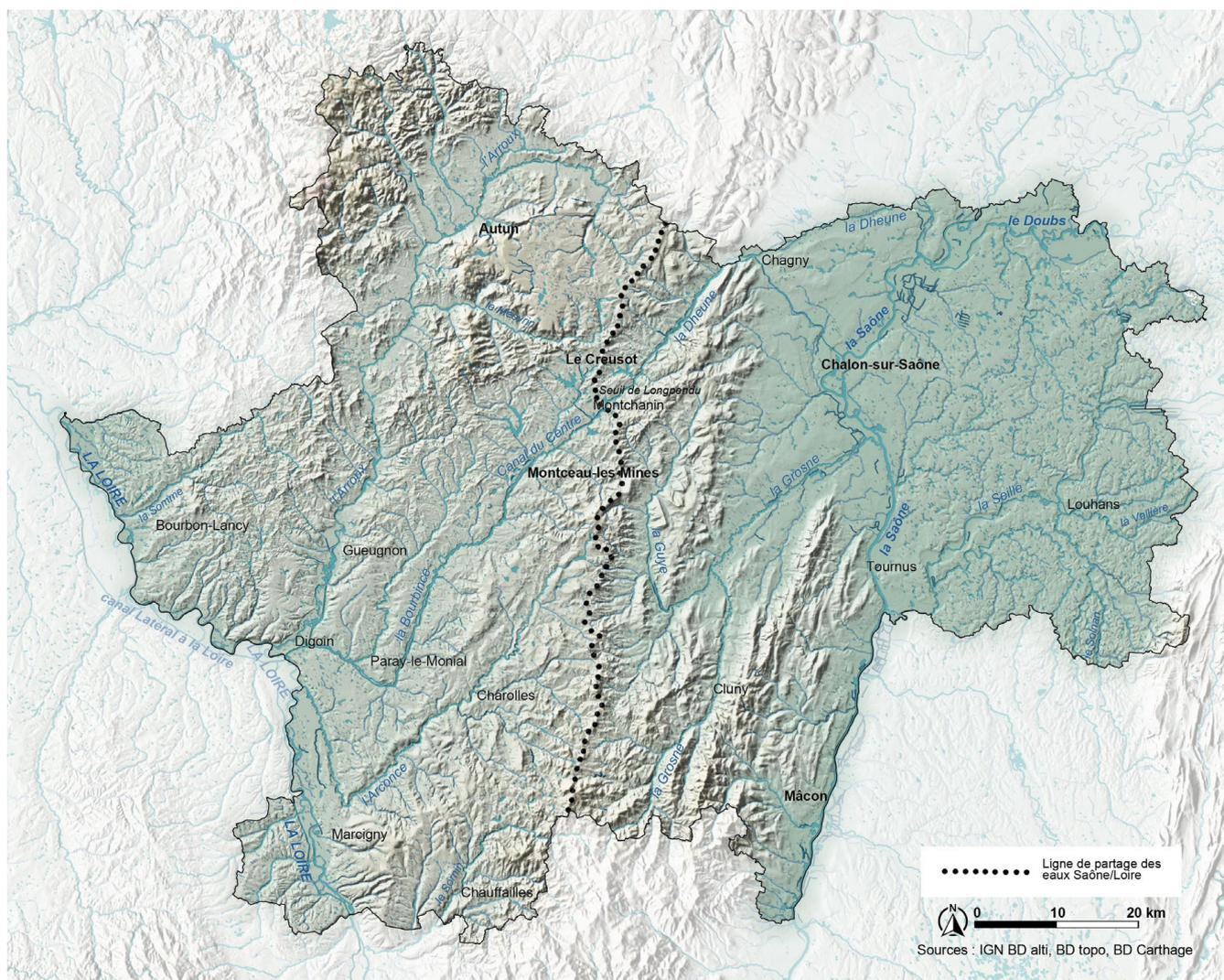


Changy

Le département a hérité son nom de sa situation au contact de deux bassins fluviaux : la Loire à l'Ouest et la Saône à l'Est. Coupant le département en deux selon un axe nord-sud, la ligne de partage des eaux délimite les bassins versants dirigés d'une part vers l'Atlantique et de l'autre vers la Méditerranée. Dans le Morvan, l'extrémité nord du département empiète aussi sur le bassin de la Seine.

Les cours d'eau présentent, avec quelques variations, un régime pluvial océanique, le débit maximal ayant lieu en février, le débit minimal à la fin de l'été. L'allure des crues dépend fortement de la nature géomorphologique des bassins versants.

Les aménagements humains sont anciens et nombreux : creusement du canal du Centre reliant la Saône à la Loire par le couloir que forment les vallées successives de la Dheune et de la Bourbince (canal doté d'un important système d'alimentation au niveau du bief de partage), aménagement de la Saône (canal de dérivation à Mâcon notamment), chenalisation de la Seille, drainage et assainissement des terres agricoles, longtemps marécageuses (Bresse et Vallée de la Saône).



Carte du réseau hydraulique de Saône-et-Loire

La ligne de partage des eaux sépare le bassin versant de la Loire à l'ouest de la celui de la Saône à l'est. Le département possède le plus grand linéaire de cours d'eau de Bourgogne avec 4500 km de cours d'eau principaux, prolongé de vaste chevelu de cours d'eau secondaires. Au centre du département le réseau hydraulique moins dense, reflète la présence d'un substrat calcaire perméable

La grande vallée de la Saône

La Saône parcourt 114 km dans le département, coulant du nord vers le sud. Elle devient une rivière large de plus de 100 m à partir de sa confluence avec le Doubs.

La vallée de la Saône a toujours été, dès la Préhistoire, un corridor structurant à l'échelle européenne. Dans la partie nord du département, la rivière serpente à distance des axes les plus fréquentés, à l'exception de la ville de Chalon-sur-Saône qui est historiquement structurée comme une ville port sur la rivière. De Tournus jusqu'à Mâcon, la Saône vient se caler contre le pied de la Côte Mâconnaise, butant sur les premiers coteaux jurassiques. L'autoroute du sud, l'une des plus fréquentées d'Europe, se faufile entre la côte et la rivière et fait de ce passage une vitrine majeure du département.

La grande vallée de la Loire

La Loire parcourt 104 km dans le département selon une direction sud-est/nord-ouest. Le fleuve a tracé une vallée large de 2 à 5 km à fond plat. Pendant longtemps, la vallée semble ne pas avoir été une zone de passage et de peuplement, mais a plutôt constitué une zone frontière aux confins des zones d'influences des peuplades gauloises (Éduens au Nord-Est, des Biturges au Nord-Ouest et des Arvernes au Sud). La Loire dans cette partie est jalonnée de nombreux bancs de sable qui n'autorisaient que

des bateaux à fond plat, et gênaient le transport de matériau lourd. La navigation reste délicate à l'amont de Digoin, et toujours aléatoire selon la hauteur des eaux.

La vallée structurante

Plusieurs rivières traversent la Saône-et-Loire formant des cours d'eau souvent discrets au creux d'une grande vallée, nichés derrière les ripisylves ou les haies des prairies alluviales : Arconce, Arroux, Grosne. Doubs, Seille, Bourbince, Dheune... Mis à part la Seille, que les travaux de chenalisation ont rendu navigable sur 30km entre Louhans et La Truchère, la plupart n'étaient navigables qu'en période de hautes eaux, lorsque le tirant d'eau était suffisant.

La Bourbince et la Dheune seront doublées d'un canal stratégique à la fin du XVIIIe siècle : le canal du Charolais (voir le chapitre sur les voies).

C'est l'époque également du début de construction des ponts ; en 1787, un premier pont est réalisé sur l'Arroux aux abords immédiats des forges de Gueugnon en pleine modernisation. Deux ans plus tard, en pleine révolution, un grand pont en pierre est ouvert à Navilly sur le Doubs. Il relie Chalon-sur-Saône aux routes majeures d'échange européennes, en évitant les routes boueuses et non empierrées de la Bresse.

Le chevelu de rivières de la Bresse

Le grand lac qui recouvrait la Bresse à l'ère tertiaire s'est vidé il y a environ 4 millions d'années. Ruisseaux et rivières s'enfoncent légèrement dans les vases, le Doubs, la Seille, comme la Grosne en rive droite, rejoignent la Saône en serpentant. Leurs méandres creusent progressivement de douces ondulations de quelques mètres de dénivelé. Le paysage s'organise en glacis de colluvions de très faible pente, où les gradients d'humidité sont déterminants.

La source

La source, naturelle ou aménagée, n'a plus aujourd'hui qu'un caractère certes sympathique, mais anecdotique. Autour des 12èmes et 13èmes siècles, au moment de l'établissement des villages et des paroisses, elle a pourtant constitué un des fondements de l'implantation humaine pour des raisons évidentes d'accès à l'eau en quantité et en qualité.

Certaines sont devenues des lieux emblématiques, comme la fontaine du Plâtre au Mont St-Romain. D'autres ont justifié une ville thermale dès l'époque romaine, comme Bourbon-Lancy.

La sablière

Depuis les années 1950, l'urbanisation et la construction de voiries multiplient les gravières de granulats dans les vallées principales, qui laissent souvent derrière elles un chapelet d'étangs rectangulaires. Ces gravières sont particulièrement présentes dans les vallées de la Saône, de la Loire et de l'Arroux.

Le lavoir et le puits

Beaucoup de villages ont conservé un petit patrimoine lié à l'eau qui, jusqu'au milieu du XXe siècle, accompagnait toute communauté humaine, en ville comme dans les villages. Un recensement comptabilise 331 lavoirs en Saône-et-Loire et de nombreux puits villageois, à noter la spécificité des puits à balanciers en Bresse.

L'étang

Plus de 5 000 plans d'eau (supérieurs à 1 are) sont recensés dans le département. Les étangs sont particulièrement nombreux en Bresse bien sûr, mais ils sont également très présents ailleurs dans les fonds humides au creux des collines.

Au XIe siècle, les moines implantent de nombreux étangs en construisant des digues d'argile morainique. Ils utilisent les ondulations de la plaine : la pente vers l'émissaire (dénommé « thou ») permet de vidanger et de pêcher ainsi le poisson. Les vases fertiles de l'étang vidé sont ensemencées en "asec" avant la remise en eau pour quelques années.

Au XIIe siècle, les seigneurs comprennent bien l'intérêt de ce modèle pour valoriser leurs terres. Ils encouragent l'installation de colons, autorisent des défrichements et la création d'étangs pour la pisciculture et les moulins.

Au XVIIe s, dans la Bresse qui a rejoint le royaume de Louis XIV, des campagnes d'assèchement réduisent le nombre et la surface des étangs. Jusqu'au XIXe siècle cependant, les habitants paieront cher la proximité de ses étangs : la région souffrira d'un paludisme endémique.

Dans les années 1970, les paysans se font terrassiers. Le paysage collinaire de tout le département devient propice à la multiplication de petits lacs de retenue créés à des fins de loisir (pêche, chasse, agrément).

Le moulin

En pays de collines, les moulins occasionnent de multiples aménagements hydrauliques. Le ruisseau est barré à l'amont par un bief qui permet d'alimenter une rigole qui court à flanc de colline pour venir chuter au-dessus de la roue du moulin et rejoindre le cours naturel du ruisseau.

De nombreux moulins à céréales sont installés au XIIe s, généralement à l'initiative des seigneurs locaux. Cet investissement permet également de forger, battre le grain, fouler la laine et les peaux. Beaucoup de ces moulins sont en bois, et il n'en reste rien aujourd'hui. Le modèle dominant dans le secteur est le moulin à roue verticale, plus technique car il nécessite de construire un arbre à came, mais mieux adapté aux débits modérés d'un ruisseau. Ce modèle est systématique au nord d'une ligne la Rochelle–Lyon. Cela confirme que le secteur n'est pas culturellement rattaché aux pays de langue d'oc. Dans ces derniers, le moulin fonctionne avec une roue horizontale.

Au XIXe siècle, presque tous les ruisseaux suffisamment puissants sont systématiquement aménagés. Leur cours est entrecoupé de biefs annonçant, quelques centaines de mètres à l'aval un moulin, cette fois beaucoup plus imposant, le plus souvent en pierre. Tous ces biefs, à l'image de talus en travers de pente, modifient le profil des cours d'eau. À l'amont des biefs se forment des bassins de retenue aux eaux calmes, qui tendent à stabiliser les berges ; à l'aval, des courants rapides réactivent l'érosion des berges ; les biefs importants font obstacle au passage des poissons.

Beaucoup de ces aménagements seront effacés par le recalibrage des cours d'eau - et même parfois leur canalisation- dans les années 1960 à 2000.

La zone humide

Entre 1960 et 1990, l'aménagement agricole efface beaucoup de zones humides, inondables ou simplement hydromorphes. Le drainage massif des plaines alluviales permet leur mise en culture ; leur caractère est donc très estompé, au moins pour plusieurs décennies.

Les ruisseaux sont recalibrés, et les fonds de vallée inondables fortement resserrés.

L'agriculture tend à délaïsser les prairies des vallons étroits qui étaient pourtant très prisés au XIXe siècle et au début du XXe. Ces vallons sont souvent aménagés en étang privatif de loisirs. En 2016, les zones humides de plus de 4 ha représentent environ 10% du département.

Sources

- La Saône-et-Loire de la préhistoire à nos jours. Pierre Goujon et al, 1992. éd Bordessoules.
- Wikipedia.

VOIR AUSSI...

La voie

Les enjeux paysagers liés à l'eau

Les canaux de Saône-et-Loire

Paysage et eau, les enjeux exprimés par les habitants

Les dates-clefs des paysages de Saône-et-Loire

La ferme et le champ

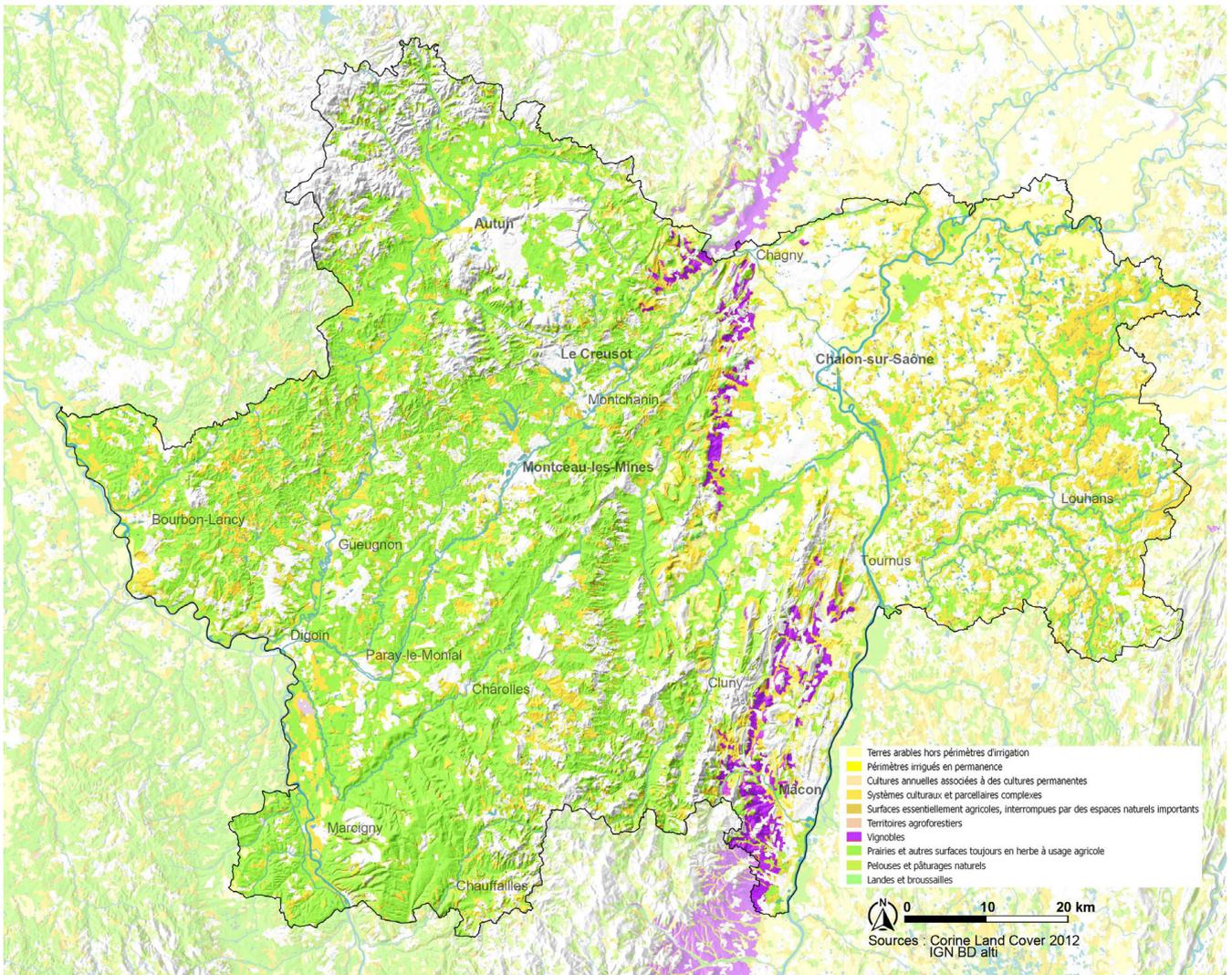
publié le 12 juillet 2018 (modifié le 4 avril 2019)



Le département constitue le berceau de la race charolaise mondialement connue. St-Martin-de-Commune

Dans ce département rural, se succèdent d'ouest en est des paysages très diversifiés. Dans tout l'ouest du département, les prés sont enclos d'un maillage de haies basses ponctuées d'arbres parfois monumentaux. Ils sont accompagnés de murets de pierre calcaire dans le Brionnais. Les lignes des haies épousent le relief, multiplient les plans et arrière plans, dirigent le regard. Ce maillage offre aux silhouettes villageoises un écrin de lignes graphiques, de prés qui accrochent la lumière. En hiver, ce paysage s'ouvre sur le bâti, et sur les lignes du relief lointain. Au centre, le vignoble des côtes offre un paysage jardiné, aux petites parcelles soignées.

A l'est dans la Bresse, le relief est plus plat, les haies souvent plus hautes. Le bocage forme une série d'écrans qui s'ouvrent et se referment sans cesse sur les premiers plans d'un micro paysage. Dans les plaines de la Saône et de la Bresse Chalonnaise, le paysage s'ouvre largement sur de vastes parcelles cultivées, limitées par des lisières boisées.



Carte de l'occupation du sol agricole en Saône-et-Loire

La Saône et Loire présente une Surface Agricole Utile (SAU) égale à 554 059 ha (second rang des départements français).

- En vert clair, les prairies naturelles, valorisées par l'élevage allaitant charolais, occupe les deux tiers de la SAU.
- De beige à jaune, les céréales (53%) dominent sur les 175 968 ha de terres arables, suivis par les cultures fourragères (30%) et les oléagineux (12%).
- En violet, une fraction minimale de la SAU est dévolue à la viticulture : 13 120 ha qui représentent toutefois en valeur une part essentielle de la production agricole du département.

La ferme



Les fermes ponctuent le territoire, isolées ou regroupées en hameaux. Elles donnent à cette campagne une tonalité habitée. Dans l'ouest par leur belle taille et leur belle facture, elles traduisent la richesse passée de l'embouche charolaise. Lugny-les-Charolles

Le manoir pré-révolutionnaire dans son grand domaine agricole

Jusqu'à la Révolution, tout le territoire rural relève d'une seigneurie dont le siège est un château, un manoir, une abbaye dont l'emplacement, comme le périmètre, peut remonter à l'établissement d'une aristocratie très ancienne : fief mérovingien, franc, ou burgonde, villa romaine, voire domaine éduen.

Un manoir est la résidence d'un seigneur, souvent noble mais parfois roturier, rattaché ou non à une abbaye. On parle de « gentilhommière » lorsque le seigneur est un « gentil », c'est-à-dire un noble de naissance.

Entre château et ferme, un manoir est niché au cœur de son « domaine » ou d'un village. Dans ce cas, c'est la plus belle bâtisse car le seigneur local y habite souvent ; certains y passent même l'hiver, s'ils ne disposent pas d'un hôtel particulier en ville.

Le bâtiment actuel date rarement d'avant le XVe siècle ou XVIe siècle. Pour la plupart, le bâti originel a été établi après la guerre de Cent Ans lorsque la fin relative des troubles a permis de retrouver une prospérité. Certains sont fortifiés de fossé, plate-forme ou talus.

Contrairement à un château, l'exploitation agricole est constitutive du domaine d'un manoir. Elle est gérée directement par son seigneur, surtout s'il n'a pas eu le privilège d'acheter des "charges" qui lui donnent des fonctions plus honorifiques et lucratives, militaires ou administratives.

Jusqu'à la Révolution française, chacune de ces bâtisses reste le centre décisionnel local. Le hobereau possède au moins une centaine d'hectares, et pour les plus notables, plus de mille (ex : château de Gévelard, 1 295 ha) voire 6 000 ha (ex : famille de Tournon). Il exploite souvent lui-même une partie de son domaine, la "réserve", et confie le reste à « ses » paysans, ses plus proches voisins, « son » peuple. Il confie souvent la gestion à un fermier général qui lui paye alors un fermage fixe et se charge de collecter les revenus de métayage auprès des "grangers".

Le grand domaine constitué à la toute fin de l'ancien régime, par privatisation des communaux

Le parlement de Bourgogne autorise très tôt le droit de clore (1770) et le partage des biens communaux (1774), 25 ans avant la Révolution française qui les généralisera à l'ensemble du territoire. On peut y voir l'influence du modèle anglais, qui termine de restructurer son foncier pour mieux nourrir ses villes, au détriment d'une société paysanne semi autarcique, dans une région qui veut développer rapidement ses exportations de céréales, de viande et de fromage vers Lyon et Paris. Les premiers troupeaux de bœufs destinés aux abattoirs de Paris partiront à pied 10 ans plus tard (1780), depuis le village d'Oyé. C'est le début d'une longue histoire qui se prolongera avec l'expédition de troupeaux entiers par train vers les abattoirs de La Villette.

La privatisation des biens communaux, rachetés par quelques fermiers et marchands de la ville, révolutionne de facto la vie des villages groupés qui étaient entièrement organisés depuis 500 ans autour de la pratique de l'assolement triennal. Ces villages

groupés au milieu de leurs terroirs céréaliers sont particulièrement nombreux sur les terrasses du Chalonnais. Beaucoup de familles sont privées de l'accès à la terre, et leur fragilisation pèsera lourd dans les crises alimentaires et politiques qui se multiplieront dans les 10 ans avant la Révolution. Les bons prés sont très vite privatisés pour nourrir des bœufs assurant le transport et le commerce, mais aussi, de plus en plus, une production de boucherie. Les prés maigres autrefois gagnés sur les pelouses calcaires sont privatisés par les vigneron qui ne cessent de repousser leur muret de pierres. La pression augmente sur les bois accessibles qui se raréfient. Les bois communaux, en effet, sont également privatisés au moment où les cordes de bois partent de plus en plus souvent en ville, tandis que les charbonniers se multiplient pour exploiter du bois de charbon qu'ils livrent aux hauts-fourneaux.

La ferme acquise sur les terres du clergé, puis des émigrés

Dans les décennies qui suivent la Révolution, le foncier est largement redistribué, même si quelques grands maîtres de la terre échappent à la saisie de leurs biens.

Dans l'ouest du département, la Révolution supprimera le métayage à mi fruit ainsi que la mainmorte qui autorise au seigneur la saisie des biens d'un paysan lors de son décès. Ces deux règles, héritées du statut du servage, avaient disparu depuis longtemps dans la plupart des autres provinces et leur suppression sera fortement revendiquée lors des États généraux en 1788. La mainmorte, en outre, décourageait tout effort d'investissement, tout esprit d'initiative dans l'aménagement de la part du métayer.

En 1793, sur la plaidoirie de Talleyrand, ancien évêque d'Autun, les biens du clergé sont saisis et revendus. Dans le seul district de Mâcon, 5 000 ha changent de mains au profit de bourgeois urbains.

L'année suivante, ce sont cette fois les biens des émigrés qui sont confisqués et revendus. La Saône-et-Loire, terre d'abbayes historiques, sera le quatrième département le plus concerné, pour une valeur qui atteindra 29 millions de deniers. Cette fois, les acquéreurs sont beaucoup plus nombreux et parmi eux, beaucoup de familles de paysans.

En 1804, enfin, le premier Code civil, dit code Napoléon, terminera d'effacer de nombreux privilèges. Trois ans plus tard, le cadastre napoléonien sera mis en chantier pour sécuriser tous les titres de propriété, établir le nouvel impôt foncier, et affirmer le nouveau droit de chaque propriétaire à disposer librement de son bien. Les citoyens non propriétaires, en conséquence, vont se voir assez brutalement privés des droits d'usage qui leur donnaient accès à des espaces de pâturage et de récolte de bois. Les communautés villageoises résistent comme elles le peuvent. Dans le Mâconnais, la vaine pâture, vitale pour les familles disposant de quelques têtes de bétail mais sans terre, perdurera au-delà de 1820.

Les statuts paysans au début du XIXe siècle

Début XIXe s, les grands domaines dominent toujours à l'ouest, dans l'Autunois, le Bourbonnais, le Charolais. Ils restent très présents partout sauf dans la Bresse et le vignoble. Leur univers est très hiérarchisé. Le maître exploite lui-même ou confie à un gros fermier un lot de terres groupées atteignant 50-100 ha, souvent autour du château. Beaucoup de ces domaines sont démembrés lors des successions. En 1882, 40% de la terre reste aux mains de 1% des propriétaires. Ces cultivateurs investissent dans le chaulage des landes acides, dans de nouvelles pratiques d'assolement, de mécanisation. Leurs rendements décollent. Ils remplacent le seigle par du blé, nourrissent leurs bœufs de labour et leurs chevaux de trait avec leurs cultures fourragères. En retour, ces animaux leur permettent de mécaniser leurs cultures de pomme de terre et de sarcler une "racine" en tête de rotation, ce qui réduit considérablement le travail de désherbage. Beaucoup d'entre eux se soucient de former leurs employés et leur voisinage, et ces pratiques essaient. Des historiens soulignent que leur attitude paternaliste n'est pas celle des grands propriétaires capitalistes anglais, par exemple, dont les pratiques centrées sur les machines et les engrais ont vidé les campagnes en quelques décennies.

Les fermiers propriétaires dominent en nombre partout, sauf dans le pays Bourbonnais. Ils possèdent une ou plusieurs paires de bœufs, une charrette à cheval ; cette catégorie se renforce sous la Monarchie de Juillet en 1830-48, sauf dans le vignoble qui subit plusieurs crises.

Les petits paysans possèdent quelques hectares, un bœuf et quelques outils, mais louent leur bras chez autrui ou pratiquent un métier artisanal en appoint. Cette petite polyculture vivrière concerne plus d'un tiers des propriétaires ; ses petites pâtures pour le cheval, ses petits champs en assolement biennal sont très présents dans le paysage, et restent souvent cultivés à l'ancienne : du blé une année sur deux pour nourrir la famille, même si cela entraîne un travail considérable de désherbage. La faux remplace la faucille, mais la révolution mécanique s'arrête souvent là : l'argent part en priorité pour acheter un lopin supplémentaire plutôt qu'une machine. La propriété s'émiette à la fois du fait des partages à chaque génération, et de l'effort de chacun pour acquérir une parcelle supplémentaire. De plus en plus de petits propriétaires sont désormais citadins.

Les métayers dominent dans les immenses propriétés de l'Autunois et du nord Charolais. Leur statut est très précaire, soumis à l'agrément du maître.

Les vigneron à part de fruit (la récolte est partagée pour moitié avec le propriétaire) bénéficient théoriquement d'une sécurité, mais ils se trouvent souvent condamnés à s'endetter auprès du propriétaire pour passer l'année.

Dans les décennies 1830-1860, beaucoup de métayers et de vigneron iront grossir les rangs du prolétariat en ville après être passés par une saisie de leurs maigres biens, en particulier suite aux mauvaises récoltes de 1845-46.

Les journaliers, en bas de l'échelle, s'emploient sur les chantiers, enchaînant les foins, les moissons, les vendanges, et cherchent des petits travaux en ville pendant l'hiver.

La ferme modèle

Plusieurs grands domaines deviendront des fermes modèles à la fin du XIXe s, sous l'impulsion de notables. Anciens et nouveaux maîtres des domaines prennent le virage d'un progrès agricole reposant sur une main d'œuvre nombreuse et des baux que d'autres régions considèrent déjà comme archaïques. Une petite paysannerie se met en place dans le Brionnais, la Bresse et dans les vignobles.

Chaque terroir affirme ses spécialités : chevaux et vaches charolais, vignobles mâconnais et chalonnais, volailles bressanes.

Plusieurs personnalités marqueront ainsi l'histoire locale au XIXe ; quel que soit leur bord politique, ils s'impliquent activement dans le progrès agricole. Le comte de Rambuteau, noble royaliste cléricale, possède plus de 900 ha dans le Mâconnais et le Charolais. Bouthier de Rochefort est propriétaire de 240 ha et agronome dans le Brionnais. Il sera député républicain en 1876, attaché à promouvoir la culture attelée et la mécanisation des campagnes.

Citons également la ferme école de Monteau, l'étable modèle d'Oyé créée en 1890 par un groupement d'éleveurs.

Le hameau agricole

L'implantation des premiers hameaux agricoles remonte, comme partout, au néolithique (voir article les pôles d'attraction).

La carte actuelle des manoirs et de leurs fermes s'établit en grande partie du XIe au XIIIe s, avec une colonisation dispersées par hameaux, en particulier dans les "mauvais pays". C'est l'origine des nombreux lieu-dit portant le nom de la famille des défricheurs : "Le - , La - , Les - , -ière/ -agerie, -ais".

La guerre de Cent Ans provoque l'abandon de nombreux sites dispersés. Quand elle se termine en 1460, beaucoup de secteurs sont enfrichés et les seigneurs encouragent une recolonisation, jusqu'au début XVIe s. Celle-ci se fait souvent par communautés où plusieurs familles exploitent un bien commun indivis, qui laisseront souvent une trace dans le nom du lieu-dit en « huis ». Pour attirer ces colons, les princes offrent des conditions privilégiées : des baux où le bailleur finance le cheptel initial, qui préfigurent le statut du métayage. Ce modèle est important en Bresse, Bourbonnais, et plus encore dans le Morvan.

La petite exploitation

La vraie émergence des petites exploitations, au sens moderne de petites entreprises autonomes, date surtout de la période révolutionnaire puis napoléonienne (voir précédemment). Cette petite propriété ne favorisera pas toujours le progrès technique. En 1820, un rapport de l'administration pointe que chez les petits agriculteurs, petits propriétaires ou métayers, les pratiques évoluent peu. Les chemins restent non empierrés, les landes parcourues par un maigre bétail, la jachère longue de fougères et genêts brûlée et remise en seigle pour récolter à peine 10 quintaux par ha. Dans la plaine chalonnaise comme en Bresse, les communautés villageoises résistent aux progrès techniques. Les familles pauvres, nombreuses, font pression pour maintenir la vaine pâture sur les communaux, sur les jachères et sur les prés après la première herbe fanée.

En 1830, dans l'Autunois, la nourriture repose sur du pain de seigle bis et des patates. 44% des conscrits sont réformés lors du conseil de révision, ce qui témoigne d'une forte malnutrition et de nombreuses infirmités.

En 1848, de nombreux fermiers sont parvenus à acquérir une bonne partie de leurs terres. Le fermier propriétaire est majoritaire dans le vignoble et en Bresse. Il est très fréquent dans tout le département, sauf dans l'ouest. Cette propriété restant souvent très petite, la pluriactivité s'impose. Le paysan est souvent artisan. 1850 marque le pic de population dans les campagnes suite à l'amélioration de l'hygiène. Dans l'ouest cependant, la croissance démographique continuera jusqu'en 1890.

A la fin du Second Empire, même dans les régions de culture, les petits propriétaires continuent à investir dans le foncier davantage que dans les machines : sur les 2 à 8 ha familiaux, on n'amortit pas les machines et la priorité reste la production autoconsommée, blé, légumes, basse-cour.

Partout, dans la plaine comme dans les bocages, l'exode des jeunes adultes s'amorce vers Lyon et Paris.

En 1908 encore, un rapport de l'administration pointe que les petits exploitants ont peu accès au crédit hormis un prêt hypothécaire ou familial. L'outillage reste très restreint dans les petites exploitations du Mâconnais, du Chalonnais ou en Bresse.

Après la guerre de 1914-18, les propriétaires sont soucieux d'attirer de bons ouvriers agricoles pour relancer la production de viande, de vin. Dans tout le bocage, ils offrent des contrats de métayage.

En 1950, 65% de la population du département relève d'activités agricoles - production, transformation-. En 1955, la SAU moyenne est de 13 ha, très tournée vers l'élevage : prairies et cultures fourragères en occupent 75%.

En 1962, l'entrée en vigueur de la 1ère PAC agricole garantit les prix des grandes productions, à l'aide d'un fonds de soutien des marchés, le FEOGA. Les plaines céréalières du nord se spécialisent rapidement en céréaliculture mais les grandes filières du département sont moins concernées : viande bovine, vin.

L'extension urbaine grignote de plus en plus les terres agricoles. En 1980, le bassin maraîcher de St Marcel, face à Chalon, disparaît sous la pression urbaine. Le bassin maraîcher de Louhans, en revanche, résiste. Vers 1985, il se spécialise dans des légumes haut de gamme et exporte vers Lyon.

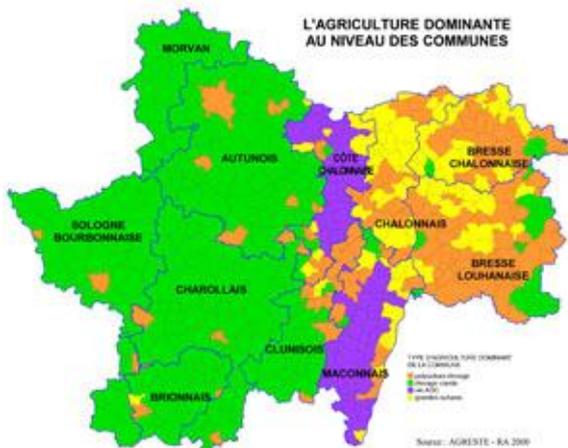
Vers 1990, les champs se couvrent de nouvelles couleurs : jaune au printemps avec le colza, en été avec le tournesol ; orange en été avec le soja.

Pour en savoir plus lire [La ferme par Pierre Goujon](#)

Le vignoble



Au centre du département, le vignoble se déploie sur les reliefs calcaires des Côtes Chalonnaise et Mâconnaise et sur ceux granitiques du Beaujolais. Montagny-lès-Buxy



Orientation technique des exploitations par commune

En Saône-et-Loire les productions reposent sur des potentialités naturelles bien marquées, conduisant à des zones de production géographiquement contrastées :

- l'Ouest est dominé par les prairies naturelles, occupant localement plus de 90% de la SAU. Cet ensemble est globalement voué à l'élevage bovin allaitant.
- Au centre, le vignoble partage le département selon une longue bande étroite orientée nord-sud, sur les premiers coteaux Est du Massif Central (Côtes Chalonnaise, Mâconnaise et Beaujolais).
- à l'Est, le Chalonnais et la Bresse se consacrent aux grandes cultures et à une polyculture où l'élevage prend une importance significative dans le sud de la Bresse (bovins lait, volailles...).

La ligne nord-sud des vignobles qui coupe le département par son milieu recouvre le flanc des tables calcaires basculées à l'ère tertiaire. A ceux-ci se rajoute le vignoble Beaujolais, au sud de Mâcon, sur des collines granitiques.

Le vignoble se répartit en deux grands terroirs : le vignoble de Bourgogne avec principalement les terroirs calcaires de la côte Chalonnaise et du Mâconnais ; l'autre vignoble repose sur des sols cristallins, granitiques qui le rattachent au nord du Massif, et constitue la partie nord du Beaujolais.

Le vignoble de pinot

L'histoire du pinot semble remonter à l'époque romaine. Les romains cultivent le blé sur les terres limoneuses, mettent en place des vergers de noyers, et, sur les coteaux calcaires, ils implantent des vergers d'une certaine vigne noire qui est probablement l'ancêtre du pinot. Les gaulois, cependant, connaissaient déjà le noyer et la vigne.

Un vignoble est attesté à Autun dès le 3e s, signe de la richesse de l'aristocratie gallo-romaine éduenne. Ce vignoble courait probablement déjà sur l'ensemble de la côte de Mâcon à Chalon. C'est la période où l'amphore de terre est abandonnée au profit du tonneau de bois.

En 276, l'édit de Probus autorise la plantation de vignes dans l'ensemble de la Gaule. Auparavant, les vignobles étaient le privilège de quelques cités : les romains avaient, à leur façon, déjà inventé l'AOC.

En 312, un disciple d'Eumène décrit précisément le vignoble de la côte au nord de Chalon comme "épuisé de vieillesse" avec ses souches entremêlées ; il est donc implanté depuis des décennies au minimum.

Le vignoble d'abbaye

Au Xe siècle, avec l'essaimage des communautés monastiques, les moines répandent en Europe entière la vigne appelée "allogogica", et chacun sélectionne jalousement son cépage. C'est l'origine de nombreux pinots.

Le vignoble de grand cru historique

Au XIIIe siècle, le vignoble des côtes fournit la cour papale d'Avignon, par l'axe de la Saône.

Certains domaines, qui existent souvent depuis l'époque romaine, commencent à revendiquer une identité de « bon vin ». Jusqu'alors, les élites faisaient venir le vin de qualité depuis l'Italie ou la Grèce. C'est une mutation commerciale, mais aussi culturelle, à une époque où les élites de la "francia gallica" commencent à revendiquer une identité propre, un pôle de chrétienté centrée sur Paris et Reims.

Le vignoble de vin ordinaire des piémonts

En 1642, le canal de Briare reliant la Loire à la Seine par Montargis offre une première route vers Paris au vin de la Côte Mâconnaise. C'est le premier canal à écluses, qui fait office de prototype.

Vers 1700, les pentes du Mâconnais sont souvent couvertes de vignes ; elle alterne avec les "prés secs" de broussailles et bruyères qui sont voués au "bétail blanc", chèvres et moutons.

En 1723, c'est le canal du Loing cette fois qui offre aux vins de la Côte Mâconnaise une voie vers Paris. Au long du XVIIIe siècle, les routes sont améliorées, en particulier de Belleville au sud de Mâcon vers Roanne sur la Loire. Les vins du Beaujolais s'exportent en masse vers Paris. Leur qualité reste ordinaire, contrairement aux vins de prestige de la Côte Bourguignonne.

Au cours du XVIIIe s, la vigne s'étend aux dépens de prés secs. En 1786, un curé du Mâconnais rapporte un conflit entre vigneron et éleveurs de chèvres. Les premiers gagnent du terrain en déplaçant les murs de pierre sèche. La surface du vignoble est à son apogée sous le second empire (1852-70). Il couvre les coteaux bien exposés (est, sud), surtout périurbains. C'est surtout du gamay, un peu de pinot sur le calcaire, et quelques pinots blancs appelés chardonnay vers Fuissé.

C'est aussi la période où les terres crayeuses ou calcaires, prisées pour y cultiver la céréale depuis l'antiquité, sont dévalorisées par la révolution fourragère. À une époque où c'est la viande qui paye, leur sol de "paillason" nourrit mal le bétail. En quelques décennies, les hauts de butte, les collines calcaires sont massivement boisées.

Tout au long de cette seconde moitié du XIXe s, dans les côtes du Mâconnais et du Chalonnais, propriétaires et commerçants se battent pour maintenir leur vignoble et ses débouchés en dépit des graves crises commerciales et du phylloxera. Ils évitent ainsi le sort des vins de Basse-Bourgogne (sauf le chablis) qui sont en grande partie éliminés par la concurrence des vins du Midi.

Le vignoble continuera de se développer au début de la IIIe République, face à une forte demande ; la bourgeoisie et les vigneron propriétaires tireront parti d'une main d'œuvre nombreuse et des facilités d'expédition par péniche et par le rail. La structure type, très prisée, est un "vigneronage", qui comporte 2-3 ha de vigne et 1 ha de pré pour nourrir l'indispensable cheval de trait.

A la veille de la grande crise du phylloxera, le vignoble s'est étendu sur les hauts de pente caillouteux, et jusqu'aux terrasses alluviales. Les "vins de Mâcon" sont souvent des gamay, productifs mais de qualité médiocre. Le cépage Gamay, la taille plus longue, la fumure assurent des rendements corrects en limitant les dommages de l'oïdium.

En 1880, une petite mouche américaine, le phylloxera, commence à s'attaquer aux racines de la vigne bourguignonne, provoquant une mort inéluctable du cep en trois ans à peine. En quelques années, le vignoble local est décimé. De nombreux vigneron font faillite, bradent ces vignes qu'ils avaient pourtant très chèrement acquises.

Une solution existe, mais elle nécessite des investissements inaccessibles aux petits vigneron : abandonner tous les terroirs trop argileux, reconstituer un vignoble de plants greffés sur cep américain, planté en lignes bien espacées pour la mécanisation. La replantation, recentrée sur les meilleurs terroirs, en haut ou à flanc des coteaux bien exposés, sera quasiment achevée 20 ans plus tard en 1902. L'aspect du vignoble, entièrement strié de lignes, a totalement changé.

Sur les hauteurs calcaires, l'abandon de la vigne est souvent suivi d'un reboisement en pin.

Le nouveau vignoble de grand cru

En 1893, la chambre de commerce de Mâcon demande une classification des crus selon leur qualité, afin de faire bénéficier les "vins de Mâcon" de l'image de qualité des vins du Beaujolais. Jusqu'aux années 1960-70, il produira surtout des "vins de café" de qualité courante. C'est la période où le vignoble se modernise, gagne en productivité et en qualité : motorisation, regroupements fonciers, techniques de vinification. Le tracteur remplace les chevaux, et les prés à chevaux disparaissent, recouverts à leur tour de vigne. Les cépages sont à l'image des sols : chardonnay, aligoté, pinot, gamay.

Le vignoble continue de se recentrer sur les meilleurs terroirs. Il passe de 20 000 ha en 1930 à 10 000 ha en 1970.

En 2016, la viticulture occupe 13 120 ha qui représentent 27% de la production agricole départementale en valeur. La production de vins AOC oscille entre 750 000 et 850 000 hectolitres suivant les récoltes, les vins blancs représentant près de 65% des volumes.

Le mur de pierre calcaire

Dans le vignoble, la pierre calcaire est abondante et il est d'usage d'édifier des murs de terrasses pour retenir une terre qui file avec l'érosion. Quand la pente s'affirme, ces murs deviennent de véritables murs de soutènement. Ces murs ont donc l'âge du vignoble local. Au cœur des vignobles, dans les parties les plus anciennes, ils peuvent être entretenus depuis le haut Moyen Âge. À la périphérie des vignobles, ces murs ont probablement été édifiés lors de l'extension du vignoble au cours du XIXe siècle. Autour des domaines prestigieux, les murs délimitent des clos entourant des parcelles des grands crus.

Pour en savoir plus lire [Le vignoble de Saône-et-Loire](#)

La plaine



A l'est du département, dans la vallée de la Saône et la Bresse les grandes cultures dominent sur les terres sèches, formant de larges clairières agricoles entre les massifs forestiers, tandis que de vastes prairies occupent les fonds plus humides.

A l'est, le relief s'estompe en de molles ondulations. La vallée de la Saône et la Bresse sont des plaines où se côtoient cultures et prairies selon que le sol est sain ou plus hydromorphe. Les ruisseaux hésitent au creux de larges chenaux. Dans les larges dépressions du Louhanais, la prairie s'affirme. L'horizon se rapproche sur des bois, des peupleraies encadrant un fond de prairies humides. Plus au nord en Bresse chalonnaise, l'hydromorphie s'affirme. Le paysage se limite à des clairières linéaires cultivées au milieu d'une grande forêt de plaine.

La plaine ouverte des bons limons

La grande majorité des plaines du département ne sont pas des plaines ouvertes mais des bocages, car la roche est souvent argilo-sableuse, issus des dépôts de la fin de l'ère tertiaire. Le relief y est toujours légèrement ondulé, et la terre est surtout vouée à la prairie et à la forêt, parfois aux étangs, davantage qu'à une grande plaine céréalière.

Le modèle du village de l'an 1000 en assolement triennal restera limité aux plaines limoneuses au sol léger : les terrasses limoneuses du val de Saône, dans les vallons tertiaires du Bourbonnais où le limon est issu de la décomposition des marnes. Le terroir paroissial est réparti en 2 (biennal) ou 3 (triennal) soles vouées alternativement à la jachère pâturée et à la culture. Le village nomme un berger communal, tandis que les clôtures et les haies sont rapidement effacées. Cette réorganisation du terroir en soles se fait sous l'autorité du seigneur local. C'est la naissance des grandes plaines céréalières à champs ouverts.

Ce modèle gagnera un peu sur des plaines voisines plus argileuses à mesure que les progrès métallurgiques renforcent la traction animale -joug des bœufs, collier d'épaule des chevaux- et fournissent la charrue lourde à soc métallique. Débutée au XIe s, cette évolution se poursuivra jusqu'au XVIIe s.

Après la révolution française, de génération en génération, dans ces plaines en openfield, les parcelles deviennent minuscules à force de divisions lors des héritages.

Quand surviendra le tracteur, les lanières adaptées au travail attelé s'avèreront inadaptées à la mécanisation. À l'exception de quelques domaines où une grande propriété parvient à conserver de grands ensembles, le foncier nécessite un redécoupage. La plaine de Saône entame ses remembrements à la fin des années 1950.

La plaine insalubre

La vallée de la Saône et la Bresse sont longtemps restées délaissées par l'être humain car ces régions restaient insalubres. Ces forêts humides offraient certainement des territoires de chasse mais le paludisme les rendait dangereuses.

Au sud de la Bresse, les étangs ont été massivement aménagés d'abord au Moyen Âge, avec leurs digues, fossés, écluses, martelières dont l'entretien était une activité importante. Plus tard, des campagnes ont été menées pour supprimer des étangs afin de les remettre en culture. Malgré tout les étangs restent très nombreux sur les fonds argileux de la Bresse.

La volaille de Bresse et le maïs

La volaille de Bresse, concentrée autour de Louhans, résulte d'une très ancienne tradition. L'histoire commence peut-être avec les premières mentions connues du maïs en Bresse, dans des inventaires de succession autour de 1600. Il s'appelle encore le "turquis". Ce maïs s'adaptera vite aux sols argileux profonds et aux pluies d'été de la Bresse pour nourrir les volailles, les ruminants, et bien sûr les bressans au point que ces derniers se verront affublés du quolibet de "ventres jaunes".

Dès 1700, la volaille de Bresse est réputée. Les exploitations restent petites, peu rentables et la terre souffre beaucoup d'hydromorphie ; les labours se font en ados pour "égoutter" la terre. Bresse et Mâconnais sont dépendants l'un de l'autre. Les gens de Tournus exportent leur vin et achètent leur nourriture au Bressans. En 1778, un rapport précise que "Il ne se passe pas un hiver sans que l'un ou l'autre province souffre d'une disette réciproque par le défaut d'un pont".

En 1785, le maïs a changé de nom. Parmentier affirme que "le blé de Turquie est une des productions les plus importantes de Bresse".

Dans les années 1960, la production de poulet "Bresse blanche" se développe

Le bocage



A l'ouest du département, les prés bocagers, cernés de haies basses et animés des silhouettes rondes des arbres isolés, couvrent un large secteur allant des clairières morvandelles aux riches prés du Brionnais. St-Didier-en-Brionnais

Dans tout l'ouest bocager, l'horizon est dominé par des collines bocagères aux crêtes boisées. Les bocages actuels recouvrent des collines douces et des plateaux ondulés, le plus souvent avec d'amples ondulations de l'ordre du kilomètre. Ils recouvrent une mosaïque de roches d'origines très diverses, depuis des granites ou schistes primaires jusqu'à des dépôts sablo argileux de la fin du tertiaire. Cette géologie disparate a généré des sols globalement propices à la prairie.

Ces bocages dominent des dépressions bocagères de prés plus humides : les vallées de l'Arroux, de la Loire et de leurs affluents qui serpentent au fond d'une large plaine alluviale.

Vers Autun, ce bocage de prés recouvre les schistes et grès du piémont morvandiau.

Le bocage d'embouche avec ses charolaises

Le bovin charolais actuel descend des croisements opérés entre des bovins charolais et des bovins durhams au XIXe siècle, principalement en Nivernais. Mais d'autres souches sont issues de croisements dits "en race pure" c'est à dire entre des bovins charolais et d'autres bovins charolais, méthode privilégiée par les éleveurs du Charolais-Brionnais.

L'élevage d'embouche se développe très rapidement sous l'Empire puis la 3eme République, entre 1860 et 1900 par la conjonction de plusieurs facteurs : les qualités des herbages marneux -dont les célèbres "prés violents" du Lias- , la subsistance de grands domaines fonciers avec des propriétaires investisseurs -trait assez rare en France, l'explosion de la demande structurée par les abattoirs de Lyon et Paris desservis par train, l'accès au crédit -car l'embouche nécessite un fond de roulement considérable-, les crises successives du prix du blé sous l'effet des importations.

Pour en savoir plus lire [Le bocage d'embouche par Pierre Goujon](#)

Le troupeau allaitant et la stabulation

Dès les années 1960, l'élevage des bœufs régresse au profit de celui des jeunes bovins (broutards et taurillons). Les jeunes bovins mâles et femelles (laitonnes et génisses) sont élevés avec leurs mères au pré avant d'être dirigés vers des ateliers d'engraissement principalement situés en Italie. La race charolaise, au moyen de semences surtout, est exportée dans le monde entier. Elle est appréciée pour ses qualités bouchères et de reproduction.

En une ou deux décennies, la taille des troupeaux est multipliée par 10 tandis que dans chaque ferme, habitation et granges traditionnelles se voient affublées de grands hangars de tôle.

L'élevage allaitant [1] (gros bovins et veaux) représente 26% de la production agricole départementale en valeur. La Saône et Loire détient le plus important cheptel allaitant français, près de 220 000 vaches, de race charolaise en très grosse majorité. Le département constitue le berceau de la race charolaise mondialement connue.

L'arbre des champs

Le chêne est très souvent présent en Saône-et-Loire. Le frêne est bien représenté dans le Brionnais, anciennement taillé en têtard pour l'utilisation de ses branches et feuillages. Le châtaignier et le hêtre sont fréquents dans le Morvan. Le noyer est partout présent.

Le peuplier marque de façon isolée ou en boisement les grandes vallées, repérable de loin par sa silhouette effilée.

La haie basse des bocages de l'ouest

Le paysage actuel de haie basse taillée au carré à perte de vue n'existait pas vraiment avant 1975 et la généralisation des épareuses. Depuis 150 à 250 ans, en effet, le paysage comportait des haies de toutes les hauteurs entre 1 m et 10 m car les haies étaient principalement plessées. Cette technique d'entretien des haies de clôture reposait sur un cycle d'environ 10 ans. En fin de cycle, les branches pouvaient atteindre huit à dix m de hauteur lorsque la haie comportait par exemple du noisetier et de l'érable ; elles ne dépassaient guère 5 m dans les secteurs moins fertiles, où dominaient l'épine blanche et l'épine noire. Le paysan coupait la ronce, puis rabattait ces rejets en les plessant, c'est-à-dire en entaillant partiellement les branches à environ 1 m de hauteur, puis en les rabattant tout en les entremêlant afin d'assurer la continuité de cette clôture végétale, mais aussi pour assurer de généreuses fenêtres pour surveiller le bétail à distance. Un bon plessage permettait de maintenir en vie de nombreuses tiges, ce qui assurait la solidité de l'ensemble. C'était d'autant plus important que jusqu'aux années 1960, beaucoup de troupeaux étaient encore mixtes, et comportaient des animaux de force et de taille très différents : vaches et veaux comme aujourd'hui, mais aussi taureaux, moutons.

Cette pratique d'entretien a commencé à régresser après la guerre de 1914-18 où le barbelé s'est introduit dans la haie. Il assurait la continuité de la clôture à une période où la main-d'œuvre manquait, décimée par la guerre. Les branches hautes cependant ont continué d'être récoltées ou plessées cycliquement, et le paysage conservait des haies de différentes hauteurs. Avec l'apparition du fioul, la récolte de bois-énergie des haies perdait de sa valeur et dans les années 1970, à l'apparition des épareuses, l'entretien de certains tronçons laissait à désirer. Certaines haies commençaient à prendre beaucoup de force et les essences dominantes – frêne, chêne, érable – tendaient à se déployer au détriment de leurs voisines. Les épareuses ont permis de reprendre en main l'ensemble du maillage, non sans intervention traumatique dans les premières années, sur des tiges trop grosses pour l'outil, que ce dernier devait longuement rogner. On parlait de « taille de reprise ».

Après 40 ans d'intervention plus systématique, annuelle, les haies ont évolué.

La haie haute de la Bresse

La Saône-et-Loire est sans doute le département où l'on ressent le plus l'impact paysager de la hauteur des haies. Ainsi dans la Bresse les haies sont laissées libres et forment des écrans hauts, refermant la vue sur le premier plan, et bien souvent, transformant la moindre route en un couloir fermé. La différence ne relève pas de la botanique car les essences végétales sont proches de celles des haies du Charolais, mais bien des pratiques de taille et d'entretien. Ce bocage accueille entre autre un important troupeau bovin majoritairement laitier comptant de l'ordre de 24 000 vaches Montbéliarde et Holstein, qui représente en valeur environ 4% de la production agricole départementale.

Le mur de pierre du Brionnais

Chaque mur de pierre a souvent une longue histoire : mur de laboureur grossièrement entassé de gros cailloux arrachés aux « petites terres », mur-clôture soigneusement édifié par l'éleveur, mur-soutènement de terrasse laborieusement monté par le vigneron.

Sur la roche calcaire, le mur se développe classiquement en bandes parallèles dans les secteurs de « fromentaux », ceux dont le limon assure une fertilité permettant depuis des siècles d'y récolter des céréales. Il résulte alors d'un geste ancestral sur les petites terres à cailloux : le laboureur n'a cessé de ramasser les plus gros cailloux dans lequel butait sa charrue pour les lancer sur la ligne de cailloux à quelques mètres de son sillon. Beaucoup de ces lignes de cailloux ont été montées proprement en murets au XIXe siècle ou au début du XXe siècle. Ces murs courent aujourd'hui à flanc des coteaux calcaires, parfois à travers le vignoble et

les pelouses entre friche et forêts qui coiffent les hauteurs du Mâconnais calcaire.

Dans le Brionnais en particulier, on trouve presque toujours de la pierre correcte à flanc d'un coteau voisin : une carrière en bonne et due forme, ou une mini carrière exploitant un banc de bons moellons, voire de bonnes pierres de taille : calcaire à gryphée, calcaire à entroques, grès, chailles. Au cours du XIXe siècle, il est probable que beaucoup de propriétaires ont demandé à leur métayer d'édifier une bonne fois des murs de clôture.

Sources

- Agreste - Recensement Général de l'Agriculture (RGA). Insee.
- La Saône-et-Loire de la préhistoire à nos jours. Pierre Goujon et al, 1992. éd Bordessoules.
- Géographie historique de la France. Xavier de Planhol, 1994, éd Fayard.
- Wikipedia.

VOIR AUSSI...

Le bocage d'embouche par Pierre Goujon, 1992

La ferme par Pierre Goujon, 1992

Paysage et agriculture, les enjeux exprimés par les habitants

Les murets de pierre en Brionnais

Le vignoble de Saône-et-Loire

Les enjeux paysagers liés à l'agriculture

Les dates-clefs des paysages de Saône-et-Loire

[1] En élevage allaitant, un troupeau de vaches produit des veaux qu'elles allaitent pour en faire des brouards et des laitones, vendus à l'état maigre pour être engraisés puis livrés à la boucherie.

La forêt

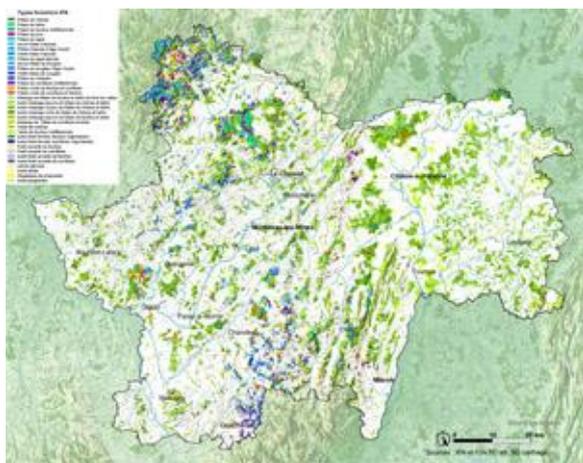
publié le 6 juillet 2018 (modifié le 4 avril 2019)



Mesvres

Entre bocage et forêt, l'arbre est partout présent dans les paysages de Saône-et-Loire. Au nord-ouest, le Morvan et la Montagne Autunoise forment deux massifs forestiers montagnards. A l'est, les terrasses de la vallée de la Saône et de la Bresse Chalonnaise sont couvertes de plusieurs grands massifs. Dans tout l'ouest et sur les côtes de nombreux bois prennent place sur les affleurements rocheux et les versants pentus des vallées, dominant les prairies bocagères.

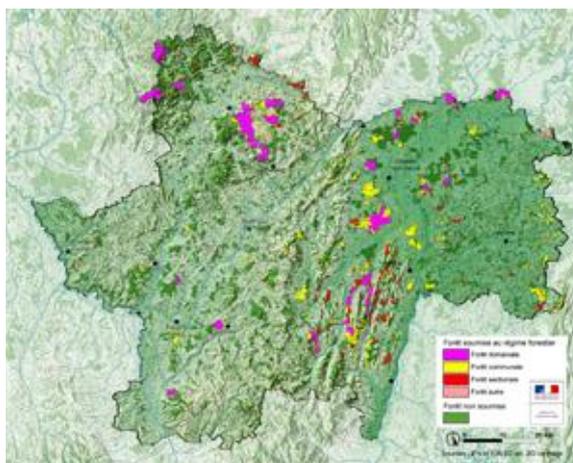
La forêt, classiquement, occupe des espaces délaissés par le laboureur et par l'éleveur. Ce sont essentiellement des sols très maigres et caillouteux sur des affleurements de roche dure, comportant çà et là de fortes pentes ; on la retrouve par ailleurs sur les sols hydromorphes, dans toutes les plaines alluviales. Sa place n'a cessé d'évoluer. Ainsi, la plupart des terres maigres des crêtes, en particulier, avaient été défrichées et mises en culture avant la guerre de 1914 ; l'accru naturel et les plantations résineuses les ont faits rebasculer vers la forêt au XXe siècle. Au début du XIXème la forêt occupait 1 150 km², elle a depuis connu une augmentation de 80%, pour atteindre 2 150 km² soit 25% du territoire de Saône-et-Loire.



Carte des types de peuplements forestiers. source IFN

Les peuplements feuillus (teintes vertes), très largement majoritaires, occupent 82% de la forêt. Ils ont dominés par les chênes, suivis du charme, conduits en taillis sous futaie.

Les conifères (teintes bleues à violet) sont principalement présents dans le Morvan, la Montagne Autunoise, la vallée de l'Arroux et sur les hauteurs du Brionnais, Charolais, Vallées du Clunisois. Il s'agit à 80% de Douglas conduit en futaie régulière monospécifique.



Carte de la propriété forestière. Source IFN

La forêt est essentiellement privée (78% des surfaces). On dénombre 47 500 propriétaires dont 67% possèdent moins de 1 ha, alors que 2% possèdent plus de 25 ha et représentent la moitié de la forêt privée. Les forêts publiques représentent 22% des boisements et sont constituées à 60% de forêts communales et sectionales, 33% de forêts domaniales, le reste correspondant à des forêts d'établissements publics.

La forêt montagnarde du Morvan et de l'Autunois

L'altitude du Morvan n'est pas considérable (point culminant : 901 mètres), mais elle suffit à engendrer un climat rude qui, joint à un sol pauvre, en fait une montagne couverte de forêts. Les paysages du Morvan ont de tout temps été dominés par la forêt : déjà à l'époque celte, le mot "Morven" signifiait "montagne noire". Ce caractère s'est accentué au cours du siècle dernier avec l'accélération de l'extension des boisements aux dépens des terres agricoles délaissées et le développement des plantations de conifères, encouragées dès les années soixante par des aides du Fonds Forestier National. (Douglas, mais aussi d'épicéa et de sapin, représentent entre 35 et 70 % des superficies forestières, selon les communes). Sur les versants les nombreux enrésinements tranchent sur les versants feuillus, avec leur feuillage persistant de couleur sombre, renforcé du fait du type de sylviculture : plantations monospécifiques, lignes d'éclaircies, coupes rases.

La couverture forestière atteint 60 à 70% du territoire des communes dans le Morvan Oriental.

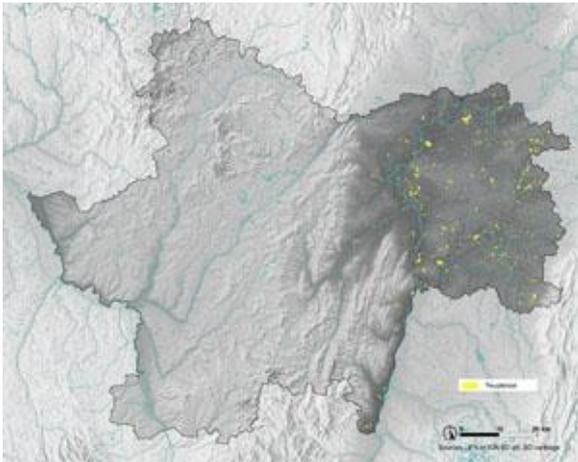
Le massif de plaine des terrasses de Saône et de la Bresse Chalonnaise

À l'ouest de Chalon, de grands massifs feuillus recouvrent les larges terrasses hydromorphes de sables argileux. Ils forment une barrière boisée au cœur de laquelle les moines de la Ferté ont défriché de larges clairières. On retrouve également des massifs forestiers importants en Bresse Chalonnaise qui se sont maintenus grâce à une présence seigneuriale forte et durable.

Les grandes propriétés domaniales y sont nombreuses, représentant environ la moitié des surfaces forestières. Ces grands massifs sont composés de feuillus, dominés par le chêne et le charme. Les forêts régulièrement inondées sont généralement constituées de frênes, d'ormes et de chênes pédonculés. Elles accueillent de nombreuses zones humides, étangs et mares.

La peupleraie du fond de vallée

Les fonds de vallée de part et d'autre de la Saône et du Doubs forment une vaste plaine inondable, alternant espaces dénudés et d'autres, arborés d'alignements de peupliers et de saules. La culture du peuplier est très ancrée dans l'histoire de la région, sous forme d'alignements ou de plantations variées. Après une croissance rapide du nombre de plantations de peupliers aux cours des années 1990, ces dernières ont tendance à régresser avec la diminution des prix d'achat, l'arrêt des aides à la plantation et le développement de problèmes sanitaires (rouille, puceron). Les surfaces de peupleraies représentent quelques milliers d'hectares dans le département.



Carte des peupleraies. Source IFN

Les peupleraies ne sont présentes que dans l'est du département, dans la vallée de la Saône et en Bresse.

Les parcelles plantées restent en général de taille assez modeste.

Quelques plantations de conifères (Douglas essentiellement) sont implantées sur les sommets les plus élevés souvent au-dessus des 400m d'altitude.

Le bois des collines bocagères de l'ouest

Dans les collines bocagères à l'ouest du département, le taux de boisement reste assez faible (autour de 17%). De nombreux petits bois et bosquets sont dispersés au sein des collines, occupant majoritairement les hauts, souvent sur des sols pauvres, trop séchants, trop acides ou parfois trop humides. Le paysan préfère exploiter les terres plus saines des versants.

Il s'agit très majoritairement de petits massifs de feuillus, composés de taillis sous futaie de chêne et de charme complétés parfois de quelques hêtres, bouleaux, trembles et châtaigniers.

La crête boisée du Clunisois ou du Brionnais

Au centre du département, entre Haut Brionnais, Haut Charolais, Clunisois et côtes calcaires, une géologie fracturée forme une série de reliefs dont les bancs de roches calcaires, granitiques, gréseuses, schisteuses, se retrouvent à flanc de relief formant des crêtes et quelques éperons rocheux.

Au sud, sur les reliefs affirmés (sur substrat granitique et gréseux) entre Haut Brionnais, Haut Charolais et Vallées du Clunisois, les boisements forment des massifs importants, dominés par les feuillus (chênes rouvre et pédonculé, frêne, châtaignier, charme, merisier) ponctués de plusieurs plantations de conifères (douglas, pin sylvestre).

Au nord, entre Charolais et Vallées du Clunisois, les boisements occupent la plupart des sommets mais ils sont plus fragmentés et ne constituent que rarement un massif important.

Les côtes calcaires ont une histoire particulière. Aux grandes heures du vignoble, vers 1850–70, beaucoup ont été défrichées et plantées de vigne. Simultanément, d'autres parcelles étaient plantées de résineux dans le cadre de grands programmes nationaux. Plus tard, suite à la crise du phylloxéra, les anciennes vignes enfrichées, ont rejoint la forêt résineuse formant un ourlet de pins et de chênaie thermophile en crête des côtes calcaires.

Sources

- La Saône-et-Loire de la préhistoire à nos jours. Pierre Goujon et al, 1992. éd Bordessoules.
- Géographie historique de la France. Xavier de Planhol, 1994, éd Fayard.
- L'histoire du paysage français. Jean Robert Pitte , 2012. éd Tallandier.

VOIR AUSSI...

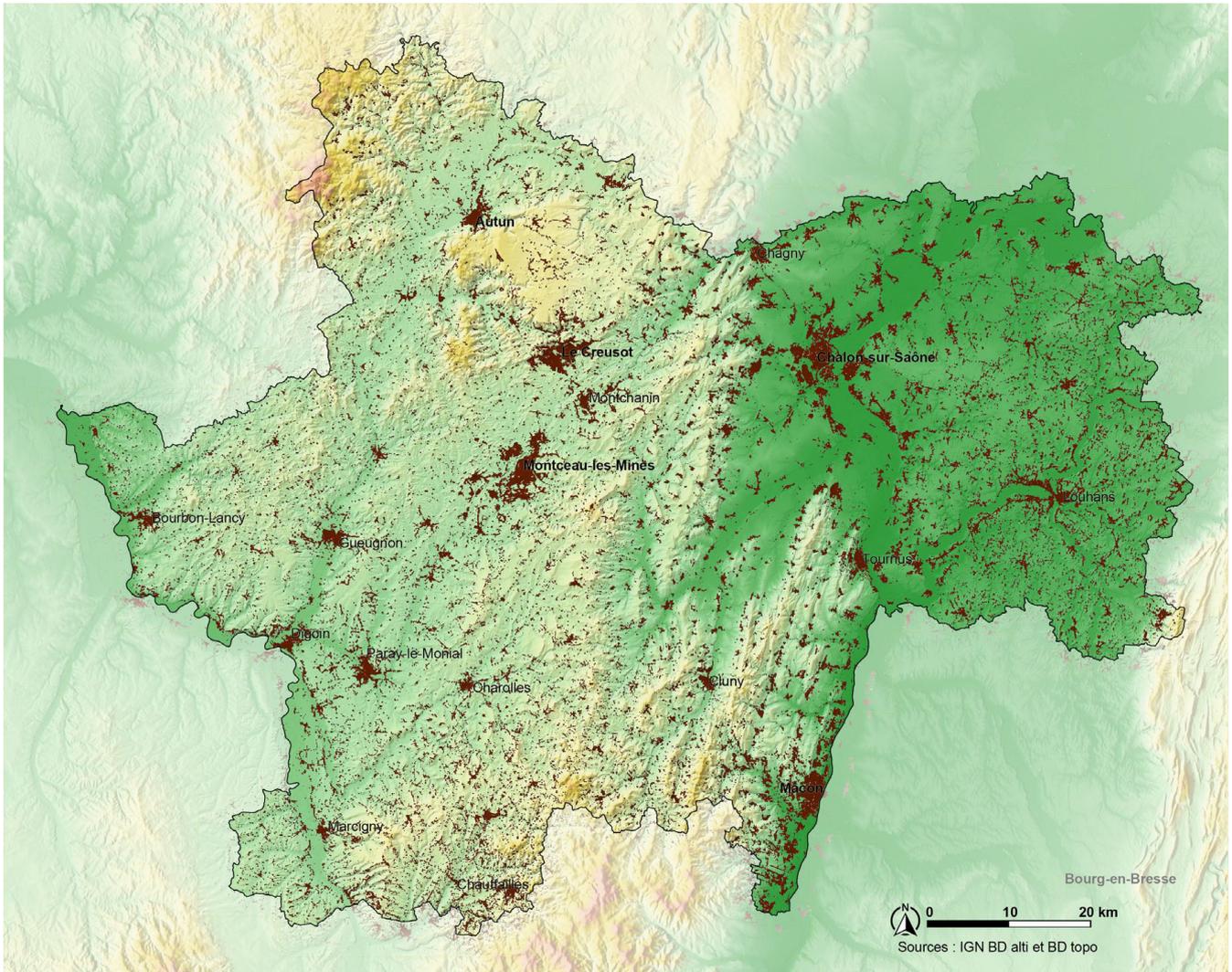
Paysage et forêt, les enjeux exprimés par les habitants

Les enjeux paysagers liés à la forêt

Les dates-clefs des paysages de Saône-et-Loire

Le village et la ville

publié le 11 juillet 2018 (modifié le 4 avril 2019)



Carte de l'urbanisation en Saône-et-Loire

La carte met en évidence des contrastes affirmés de répartition du bâti en Saône-et-Loire : l'extrême dispersion de l'habitat dans la Bresse, la concentration du bâti dans le vignoble, la Vallée de la Saône et le Bassin Minier, et ailleurs une diffusion importante de l'habitat isolé.

Si l'on excepte les pôles morvandiaux de Bibracte et Autun, l'implantation des villes du département est longtemps restée liée directement aux sites de gué et de port sur les voies d'eau.

Les cartes, cependant, sont redistribuées plusieurs fois.

A la fin de l'époque gauloise, La capitale Bibracte est déclassée au profit de la ville romaine d'Autun.

Vers l'an mil, Autun perd de l'influence à son tour tandis que Chalon s'affirme, et ne cessera de renforcer son rôle commercial jusqu'à l'avènement du chemin de fer.

Les villages-paroisses se fixent après l'an mil sur les emplacements privilégiés : l'ensoleillement, la proximité de l'eau et de bonnes terres. Ils établissent des centres de paroisse autour d'un lieu de culte qui fondera la plupart des villages, sous l'impulsion des évêques et des seigneurs locaux. La plupart de ces sites étaient habités depuis plus de 500 ans, ayant été défrichés par des premiers colons celtes, gaulois, romains, germaniques, et pour les plus récents, par des petites communautés de moines (voir « les pôles d'attraction historiques »). A partir du XI^e s, l'influence clunisienne s'imposera, l'abbaye devenant le centre du plus important ordre monastique du Moyen Âge, rayonnant sur une partie de l'Europe de l'Ouest.

Dès le début du XVIII^e s, le commerce fluvial s'intensifie pour approvisionner Lyon.

A partir de la mi XIX^e s, l'activité minière et sidérurgique fait émerger les villes des vallées centrales.

La ville



Les pôles urbains du département se sont déplacés au cours du temps. Bibracte, Autun, Cluny, Chalon, Mâcon se sont ainsi succédés comme chefs-lieux, tandis qu'au XIX^e siècle émergeaient les villes-nouvelles du bassin minier et industriel, Le Creusot et Montceau-les-Mines. Autun

La ville port

800 ans avant notre ère, à la confluence de la Saône et du Doubs, le site de Bragny servait déjà d'entrepôt relais pour le commerce vers la Bourgogne mais aussi avec les princes Hallstattiens du centre-ouest de l'Europe. On sait que des échanges commerciaux importants existaient également avec Marseille.

Les confluences, cependant, sont rarement des événements paysagers, sauf quand une ville importante s'établit très précisément aux points de convergence. Les rivières étant soumises à des crues redoutées, de nombreuses villes s'établissent à proximité d'une confluence, tout en restant en retrait : Digoïn, Bourbon-Lancy.

Certaines villes se bâtissent en retrait de la rivière, ménageant un espace entre l'habitat et le cours d'eau : Chalon, Tournus, Mâcon. D'autres se bâtissent au contact direct de la rivière avec des façades tombant dans l'eau : Verdun-sur-le Doubs.

Dès le début de l'époque romaine, Chalon affirme sa position de plateforme commerçante ; son port assure le transbordement de chalands vers des chariots terrestres qui emportent la marchandise vers la Seine, le Rhin.

En 1309, le pape Clément V installe la papauté à Avignon qui y restera jusqu'en 1418 ; cette cour va devenir un débouché important pour les vins, tissus, du sud de la Bourgogne, transitant par Mâcon et Chalon.

La Loire apporte le sel de l'Atlantique jusqu'à Marcigny où des charrois l'acheminent vers Lyon. L'abbaye sera un grenier à sel prisé et plusieurs fois pillé par les chefs de guerre lors des guerres de religion.

A partir du XVII^e, le développement des villes sur la Saône explose avec le commerce, complété de liaisons de voyageurs, tandis que la Loire reste trop impétueuse pour cela.

Digoïn, longtemps limite de la Loire bien navigable, s'affirme cependant comme carrefour. Chaque printemps, les trains de bois

flottés descendant des massifs de la Haute Loire sont réunis en train pour rejoindre les quais d'Orléans, Nantes.

Au XVIII^e siècle, ces villes aménagent de grands quais qui se joutent rapidement d'entrepôts et d'hôtels particuliers. Les portes d'octroi sont souvent abattues et remplacées par de simples pilastres. Ces villes se développent comme site de foires, marchés, entrepôts, relais routier.

Ces villes de rivière ont souvent fait des efforts de mise en scène de l'eau dans leurs espaces publics depuis le XIX^e siècle et jusqu'à aujourd'hui : Charolles, Digoin, Paray-le-Monial, Louhans, etc.

Le chef-lieu

Beaucoup de sites d'implantation ont probablement été fondés dès l'époque des celtes, 600 ans avant notre ère. Ce sont eux qui, 100 ans environ avant l'arrivée des Romains, fondent leur capitale à Bibracte, en haut du mont Beuvray, ainsi que quatre autres villes fortifiées : Mâcon Chalon, Decize, Sancerre. Ils développent une première activité thermale à Bourbon-Lancy.

Les romains « déplacent Bibracte » à Autun, la « ville d'Auguste », qu'ils positionnent au centre d'un nœud routier. L'empereur localise Autun sur l'axe économique Rhône-Loire et la voie neuve aménagée par Agrippa : Marseille-Boulogne en passant par Mâcon-Chalon-Autun-Auxerre. L'Arroux offre en outre une voie navigable pour des poteries, ou d'autres produits.

Le territoire s'organise dans la logique de la "pax Romana". Les cités impulsent toute une civilisation urbaine aux pays gaulois : une activité commerçante, sous la protection -et le joug- d'une puissante garnison de légionnaires. La ville d'Autun s'affirme comme l'une des capitales de l'isthme gaulois : commerçante, universitaire, militaire. Elle atteint probablement 30 à 50 000 habitants vers l'an 100 (Pitte 1983).

Au IV^e siècle, face à une insécurité croissante, les principales villes s'enferment à nouveau dans une enceinte.

Après l'an 1000, avec le retour relatif de la sécurité, les villes se développent autour de grandes places de foire qui attirent des artisans, commerçants, et constituent en quelques décennies des bourgs autour des villes, qui sont souvent encore enceintes. Au XIV^e siècle, les villes de la Saône développent des entrepôts pour fournir la cour des papes installés à Avignon : draps, blé, vins, poissons

Dans les dernières décennies du Moyen Âge, au sortir de la guerre de 100 ans et de conflits meurtriers sur fond de concurrence entre le roi de France et les seigneurs bourguignons, l'activité des foires trouve à se redéployer.

Pendant les deux siècles des guerres de religion, les villes de la Saône, ville frontière avec le monde germanique, connaissent de vives tensions. Les périodes de répit où l'activité commerciale reprend rapidement sont entrecoupées d'épisodes violents. En 1685, suite à la révocation de l'édit de Nantes, des familles huguenotes émigrent, ce qui ruine par exemple l'industrie de toiles fines de Paray-le-Monial.

Vers 1720, sous Louis XV, de nombreuses seigneuries sont autorisées à organiser des foires ou des marchés hebdomadaires.

Au cours du XVIII^e s, les villes se dotent d'équipements publics dont les modes se succèdent : un bel hôtel de ville, une halle aux blés, un éclairage public vers 1770-80, un théâtre vers 1780-90, des promenades d'allées sablées plantées d'alignements de tilleuls, bordées de charmilles, jalonnées de bancs en pierre.

Autun, Chalon-sur-Saône, Mâcon, restent les trois villes administratives qui concentrent les élites, les tribunaux, le haut clergé, les librairies, les loges maçonniques. Bourbon-Lancy, Montcenis, Louhans sont des bourgs ruraux.

Verdun-sur-le-Doubs s'affirme comme bourg de commerçants et d'artisans. Semur, Marcigny, Charolles sont de petites villes mixtes. Tournus, Cluny, Paray-le-Monial, restent des bourgs ruraux d'abbaye sans administration majeure.

À la Révolution, le chef-lieu départemental est établi à Mâcon, après avoir été dans un premier temps attribué à Chalon. A Cluny, suite à la Révolution, l'abbaye, devenue « bien national », est vendue et démontée (ne subsiste aujourd'hui que 10 % de l'église abbatiale). Sur le site de l'abbatiale, est construit un haras national ouvert en 1807 sous l'impulsion de Napoléon.

Lors de la révolution industrielle, Autun s'accroît peu. La ville et ses monuments restent préservés dans leur enceinte romaine. De même Paray-le-Monial, Chagny, Charolles, ont conservé leurs vieux quartiers de rues étroites et tortueuses convergeant vers une abbatiale ou un château, ponctués d'hôtels particuliers.

Beaucoup de bourgs ont leur marché aux bestiaux. Quelques-uns d'entre eux perdurent comme celui de St Christophe-en-Brionnais.

Dans les années 1960, comme partout, la politique d'urbanisme social génère des cités d'immeubles à la périphérie des villes qui conservent dans un premier temps leur centre-ville commerçant et administratif.

A la fin des années 1970, les centres commerciaux périphériques systématisent les hypermarchés. Les premiers centres commerciaux sont créés à Mâcon en 1970, Chalon-sur-Saône en 1974, point de départ de zones commerciales qui s'étirent progressivement aux entrées de villes. Dans la ligne de la charte d'Athènes, les quartiers se différencient : habiter, travailler, acheter. La zone de chalandise des centres commerciaux s'élargit, atteint 15 km pour les courses courantes, voire 30 ou 40 km pour des courses spécialisées. Les commerces se concentrent sur Chalon-sur-Saône, Mâcon.

Dans les années 1980, un reflux urbain s'amorce. Les classes moyennes et ouvrières commencent à s'éloigner des centre-villes devenus trop chers, à l'exception des cités HLM ou des anciennes "cités jardin" ouvrières (Le Creusot, Montceau-les-Mines). Les questions économiques et sociales se déplacent vers la périphérie des villes. Dans le département, les urbains restent massivement des locaux : 2/3 des périurbains du département sont originaires du département ; ce sont surtout des fils d'ouvriers et d'agriculteurs ; 1/3 ont eux-mêmes été agriculteurs.

La ville des forges, du charbon et de l'acier

Exploité depuis 1754, le bassin houiller carbonifère aura produit 16 millions de tonnes de charbon avant d'être aujourd'hui épuisé. Le bassin de Lucenay-l'Évêque, au nord de celui d'Autun, forme une extension pincée dans le socle cristallin.

L'histoire commence vraiment en 1769, quand F. de la Chaise crée les premières forges à côté du Creusot. Une première fonderie est implantée au Creusot en 1785. Durant les guerres napoléoniennes, ces forges fournissent l'armée en canons et en boulets. C'est le début d'une longue histoire. Pendant plus de 60 ans, les entreprises locales de charbon et d'acier connaissent cependant de nombreuses crises.

En 1836, les frères Schneider rachètent aux Chagot les mines de charbon de Montchanin et du Creusot, les mines de fer de Couches, les hauts fourneaux, forges, ateliers de construction, avec l'appui de la banque Seillière.

Ce pari s'avérera gagnant : lors de la révolution industrielle des années 1855-80, la région offre en abondance les ressources clés : le charbon au Creusot, à Montchanin, à Blanzay, à Montceau-les-Mines ; le fer à Mazonay.

Les dynasties patronales des Chagot et des Schneider y trouvent, en outre, une main d'œuvre attirée depuis 50 ans par des premières entreprises minières et sidérurgiques. Ils se répartissent les concessions minières et les sites : aux Chagot les houillères et la vallée de la Bourbince, tournées depuis Blanzay vers le sud-ouest ; aux Schneider les bassins du Creusot et de Montchanin, tournés vers la vallée de la Dheune à l'est.

Dans la seconde moitié du XIXe s, ces capitaines d'industrie font émerger ces villes comme des champignons : leur démographie dépasse les villes anciennes à la fin du siècle.

De 1850 à 1914, Montchanin passe de 3 000 à 5 000 habitants. Montchanin et ses mines sont au croisement des voies ferrées.

En 1866, le procédé Martin se développe. Il permet de fabriquer des aciers spéciaux à partir de minerais de pureté médiocre, mais en petite quantité. Il perdurera dans les petits bassins houillers du Nord, des vallées du massif central. Le pôle du Creusot se développe rapidement sur cette production spécialisée.

Les grandes grèves de 1900 tracent un devenir différent entre les deux villes ; Schneider parvient à maintenir et renforcer son emprise sur le Creusot. A Montceau-les-Mines en revanche, les syndicalistes parviennent à ébranler le patronat des houillères. La compagnie des mines, propriété de la famille Chagot, est écartée de la gestion municipale pour des décennies.

La cité ouvrière

L'essor industriel très rapide a incité les industriels à la construction de logements visant à fixer une main d'œuvre de plus en plus importante d'ouvriers et de mineurs à proximité des usines ou des puits de mine.

1832 : face aux nombreux accidents du travail, une caisse de secours est créée à Epinac, prélevée sur les salaires. En 1858, elle assurera déjà un centre de soins, et bientôt une cantine, une caisse d'épargne (1861), une chapelle, des écoles.

1840 : au Creusot, Schneider bâtit des "casernes" pour loger les premières générations d'ouvriers. Ce modèle existe aussi à Epinac, à Montceau-les-Mines. Ces casernes seront détruites dès 1862 pour étendre l'usine au Creusot (casernes des mineurs), et les dernières seront détruites en 1987 à Epinac (cité de la Garenne).

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, Le Creusot, Montceau-les-Mines, Mâcon, s'affirment comme pôles industriels, avec des mouvements ouvriers particulièrement vifs dans le secteur minier.

A partir de 1850, les industriels bâtissent plutôt des cités de maisons avec jardinets, en rez de chaussée ou à étage, sur le modèle des cités ouvrières anglaises. On parle de "cités jardin" à Montceau-les-Mines, au Creusot

De 1850 à 1914, les bourgades minières doublent ou triplent leur population et deviennent des villes : Blanzay, Saint-Vallier, Sanvignes.

1858 : Au Creusot, les Schneider prennent en charge maternité, caisse de retraite, allocations familiales. Leurs écoles primaire (1837) puis supérieure atteindront 1300 élèves vers 1919.

Depuis 1945, chaque ville, comme chaque pôle industriel, cherche à se diversifier.

Des industries s'installent à Chalon-sur-Saône : chimiques (Kodak, Saint-Gobain), électriques (Alstom), nucléaires (Framatome). L'agroalimentaire se développe, ainsi que l'activité commerciale liée au vin.

Les villes misent également sur des foires commerciales qui valorisent des productions locales.

Pour en savoir plus lire [Le logement ouvrier dans le bassin minier](#)

Le lotissement

Les lotissements fleurissent autour des bourgs dès les années 1970, et leur nombre explose dans les années 1980. Dans un premier temps, leurs jardins restent souvent potagers. Dans les années 80, leurs haies vont s'opacifier et remonter à mesure que les jardins deviennent ornementaux, systématisant les écrans de privatisation.

Sur les piémonts du Mâconnais et autour de Chalon-sur-Saône, les anciennes communes rurales se "rurbanisent", perdant une bonne part de leurs terres agricoles.

Le village



Les sites villageois sont pour l'essentiel fixés au XIII^{ème} siècle. En Saône-et-Loire, la population rurale atteindra son optimum vers 1890, la population urbaine ne devenant majoritaire qu'à partir de 1962. St-Huruge

Le lieu-dit

Une première carte des lieux-dits est établie par les francs au VI^{ème} siècle. La cellule d'administration est la ville, l'abbaye, la paroisse.

Au VII^{ème} siècle, de petites communautés monastiques s'implantent sur les tombes de saints. Elles préfigurent de nombreuses paroisses mais les lieux-dits portant le nom d'un saint, d'une référence religieuse, restent cependant assez peu nombreux dans cette région. Nous ne sommes pas au cœur du pays franc et de nombreux lieux-dits conservent des noms antérieurs à la christianisation.

Aux IX^e et X^e s, le modèle antique d'administration s'effondre au profit du système féodal. Chaque individu entre dans un emboîtement de liens hiérarchiques personnels de dépendance. Cette nouvelle armature structure toute la société ; elle restaure une protection des personnes et des biens dans les campagnes (Xavier de Planhol).

L'habitat se regroupe en villages organisés en paroisses, cristallisés autour d'un château et/ou d'une église. A l'an mil, la carte des villages est quasiment en place.

En 950, débutent les défrichements autour des communautés monastiques de l'ordre de Cluny. La règle de Saint-Benoît repose sur le travail manuel, artisanal et agricole, et l'appui de frères convers.

Ce modèle d'aménagement rural, à la fois humain et technique, se diffuse d'abord à-partir de l'abbaye de Cluny. Cette diffusion, très rapide, sera relayée vers la fin du XI^{ème} par de nouveaux ordres religieux comme les Cisterciens.

Ces moines défricheurs doivent négocier leur accès au foncier auprès des autorités - roi, comtes, barons- qui se sont accaparé la forêt pour la chasse. Sur les « essarts » défrichés, les abbayes prélèvent une dîme. Le paysage est un semis d'habitat dispersé : abbayes, paroisses, colons, granges monastiques et quelques châteaux isolés.

L'habitat groupé autour de son clocher roman et de son cimetière

La fin du XI^e siècle est décisive sur les sites d'implantation humaine.

En 1075, Grégoire VII définit les 27 propositions de la réforme dite grégorienne qui veut mettre fin à la collusion des pouvoirs dans l'Eglise féodale. Il s'appuie sur l'ordre des moines de Cluny pour restaurer l'autorité de l'église. Cette réforme encourage la fondation de villages-paroisses qui s'affirment et dessinent la carte des futurs villages. C'est l'époque où de nombreux villages groupés s'entourent d'un mur d'enceinte, en particulier dans le sud de la France.

Aux XI^e et XII^e s, les revenus tirés de la guerre se réduisent. Les seigneurs encouragent la mise en valeur des terres, les villages

de colons défricheurs, au moment où la démographie augmente.

Ces villages–paroisses s'affirment également vis-à-vis de leurs seigneurs. En 1064, à Charmée au sud de Chalon par exemple, les droits du comte sont rognés par le village qui achète un droit de défrichage. C'est de plus en plus souvent le cas.

Dans le siècle qui suit, le XIIe siècle, nobles et ecclésiastiques deviennent de grands aménageurs et entrepreneurs, aménageant de nouveaux villages pour y prélever des taxes sur les fours, moulins, pressoirs, etc. Les communautés monastiques y sont largement associées. Les lisières forestières reculent rapidement au profit de "plans", "brosses", "vernes" qui marqueront la toponymie.

En 1166, l'ensemble de la Bourgogne est de plus en plus disputé entre roi, ducs, comtes. Le roi capétien s'appuie sur les seigneuries d'abbayes qu'il conquiert une à une. Face à ces luttes d'influence qui multiplient le pillage de villages et de leurs églises, le roi propose avec succès des « pariajes ». Ce contrat assure le soutien militaire du roi en échange de la moitié des revenus.

Ce retour de la sécurité permet aux bourgs de se constituer rapidement, souvent autour d'une abbaye ou d'un monastère. Des bourgeois implantent des commerces, artisanats, et se dotent d'un château et de remparts.

Marcigny devient un domaine "en royauté", chef-lieu d'un Brionnais-Mâconnais relevant du bailli de Mâcon.

La surface cultivée gagne beaucoup au cours des XII et XIIIe s.

L'exode rural de la fin du XIXe siècle débute plus tard qu'ailleurs, vers 1890, mais il est d'autant plus brutal. Les villages voient leur population baisser tout au long du XXe siècle. Dans les années 1950 et 1960, un nouvel exode frappe cette fois le Morvan, l'Autunois, et la Bresse. Il touche dans une moindre mesure le Clunisois et le Brionnais tandis qu'il épargne quasiment la Sologne bourbonnaise et le Charolais.

La ferme et le hameau isolés du bocage

A la fin du XVIIIe siècle, la Bresse et le Mâconnais sont beaucoup plus peuplés que l'ouest et le nord du département. Côté Bresse, en rive gauche de la Saône, l'habitat dispersé domine, avec une vie en grandes familles élargies, typique du centre de la France. Côté Mâconnais en rive droite, en revanche, la plaine de la Saône est de colonisation plus ancienne ; tout le paysage reste organisé autour des villages groupés.

Dès que l'on sort de la plaine de la Saône et des vignobles, qu'on aille vers la Bresse ou vers le Charolais et le Brionnais, on va de ferme en ferme à travers les bocages. Dans chaque ferme, l'habitat est prolongé par des bâtiments pour les animaux : étables, granges à foin, soues à cochon, poulaillers. En Bresse, où la pierre manque, le bâti utilise la pierre et la terre, avec des pans en briques de terre cuite, des granges en pisé, des annexes en pans de bois sous de longues toitures brunes.

À l'approche du Morvan, au nord du Charolais, les couleurs se font plus austères avec les murs de granit gris, les toitures en ardoises noires.

Partout, on croise des murs de pierres sèches, des croix, des fontaines.

Sources

- La Saône-et-Loire de la préhistoire à nos jours. Pierre Goujon et al, 1992. éd Bordessoules.
- Géographie historique de la France. Xavier de Planhol, 1994, éd Fayard.
- L'histoire du paysage français. Jean Robert Pitte , 2012. éd Tallandier.
- Wikipedia.

VOIR AUSSI...

Le logement ouvrier et les cités ouvrières dans le bassin de Montceau - Le Creusot

Paysage et bâti, les enjeux exprimés par les habitants

Les enjeux paysagers liés à l'urbanisme

Les dates-clefs des paysages de Saône-et-Loire

La voie

publié le 9 juillet 2018 (modifié le 4 avril 2019)



Pressy-sous-Dondin

De par sa situation géographique, la Saône-et-Loire est en position de charnière entre le sud et le nord de la France par la vallée de la Saône, entre le sud et l'ouest par la vallée de la Loire. Dès l'époque romaine, son réseau routier et fluvial a assuré le lien entre l'univers latin et l'isthme gaulois. Les élites locales qui se sont succédées ont toujours eu à charge de sécuriser ces voies stratégiques en combinant une puissance militaire et des qualités diplomatiques, successivement entre latins et gaulois, entre ducs et roi de France, entre Français et germains.

Les investissements portent sur la route mais ils porteront surtout sur les voies d'eau jusqu'au milieu du XIXe siècle (quais, canaux) ; jusqu'au début du XIXe s en effet, ce sont les voies d'eau et leurs passages à gué qui organisent les réseaux de circulation, y compris les axes terrestres.

Si l'axe de la Saône a toujours été, et reste, un corridor européen, l'axe de la Loire n'a pas la même position de pivot. Sa rive droite a longtemps été tournée vers le duché de Bourgogne et le royaume de France tandis que sa rive droite penchait vers l'Aquitaine. Sa navigation fluviale, ses routes, ont toujours fait le lien entre la haute Loire et les grandes villes des pays de Loire.

La Loire et la Saône sont proches entre Mâcon et Digoin mais il faudra attendre l'ouverture du canal du Centre en 1791 pour relier ces deux bassins. L'essentiel du commerce s'effectuant par voie d'eau, la Saône expédie vers Lyon et la Loire vers Orléans et Nantes. Paris reste longtemps inaccessible sans charroi terrestre. Le trafic est très actif cinq mois par an, interrompu au printemps lors des longs mois d'inondation et lors des étés secs.

À la fin du XIXe siècle, un véritable réseau ferré est réalisé tambour battant, en quelques décennies.

Les routes sont enfin améliorées sous l'impulsion de Napoléon Bonaparte, puis de Louis-Philippe. Leur importance ne cessera de croître au XXe siècle, les nouvelles énergies justifiant toujours plus de routes rapides et de lignes électriques.

Chaque voie modifie le rapport à l'espace, au temps et la hiérarchie urbaine. Elle porte la marque de grands investisseurs - budget privés, investissements d'État, budget militaire -, et occasionne un réaménagement du parcellaire rural et urbain, souvent de grande ampleur. Chacune structure le paysage, le cloisonne, mais devient rapidement familière à tous. Le paysage, après avoir été entaillé, découpé, se restructure autour de ces voies et de leurs gares.

La voie d'eau



Les bords de Saône à Chalon vus depuis St-Marcel

Le gué

Sur la Loire comme sur la Saône, les premiers sites stratégiques du département sont, dès la préhistoire, les passages "guéables" l'été, au moins lors des années sèches, qui permettent la traversée des hommes et des troupeaux. C'est le cas, 1000 ans avant notre ère, du site préhistorique d'Ouroux-Marnay qui jouxte un petit gué. Beaucoup de ces points de passage deviendront des cités commerçantes, puis militaires à l'heure où il faudra repousser les envahisseurs ; des bourgs sont déjà affirmés 800 ans avant notre ère à Chalon-sur-Saône, Tournus, Mâcon. A l'époque éduenne, ces sites s'affirment déjà comme des villes-port, lors de la saison navigable. À Marcigny, la Loire restera longtemps guéable lors des années sèches.

Cette position de passage obligé inspirera la mise en place de péages. Au XVI^e siècle, tous les passages (ponts, gués, col) sont soumis à péage qui est censé financer l'ouvrage et la protection du trafic contre les brigands.

Le quai

Les villes-port vivent du trafic de la rivière sur la Saône et sur la Loire.

À la fin de l'ancien régime, la flotte de bateaux sur la Saône appartient pour bonne part à des commerçants lyonnais. Ils assurent 6-7 allers-retours annuels entre Lyon et Auxonne. Beaucoup déchargent et rechargent à Chalon, point de transfert entre Paris et Lyon par la route. Au XVIII^e siècle, les villes-port se dotent de grands quais larges.

En 1820, les premiers bateaux à vapeur naviguent sur la Saône. Chalon-sur-Saône se renforce comme ville de transit eau-route.

En quelques décennies, Tournus va perdre son rôle d'escale.

En 1826, une première liaison passager régulière est créée, par bateau à vapeur entre Chalon-sur-Saône et Lyon.

Le pont

La Saône a longtemps constitué une frontière physique et politique isolant la Bresse, en particulier la Bresse louhannaise, de Mâcon. Son patois d'oïl est francophone, et les échanges transversaux ne sont intenses qu'à la bonne saison via des chalands dans les villes-port. La Bresse reste cependant d'obédience comtoise et au-delà, rattachée à l'empire Germanique. Elle est rattachée à la France en 1601, mais ce sont surtout les ponts successifs à la fin du XVIII^e siècle, sur la Saône et sur le Doubs, qui décroïsonneront définitivement les communications transversales.

En 1780, il n'y a toujours que 2 ponts sur la Saône, ceux de Chalon-sur-Saône et de Mâcon. En 1789, un grand pont en pierre est ouvert à Navilly sur le Doubs. Il relie Chalon-sur-Saône aux routes majeures d'échange européennes en évitant les routes boueuses et non empierrées de la Bresse.

En 1787, Émiland Gauthey, un ingénieur des ponts et chaussées qui a conçu de nombreux canaux et ouvrages, réalise un pont sur l'Arroux aux abords immédiats des forges de Gueugnon en pleine modernisation.

En 2016, on compte 22 ponts sur la Saône sur les 113 km de son parcours dans le département, soit 16 ponts routiers, 2 ouvrages autoroutiers et 4 ponts pour le réseau ferré.

Le nombre d'ouvrage est beaucoup moins important sur les 105 km du cours de la Loire dans le département entre Iguerande et Cronat : on ne compte que 10 ponts dont le pont-canal de Digoin et un pont-rail.

Le canal

Le premier projet de canalisation remonte à 1581. Il propose un canal le long de l'Arroux. Ce grand chantier sera plusieurs fois envisagé, puis finalement abandonné au profit du canal du Charolais lancé en 1783.

Les vins de la côte Mâconnaise étaient déjà expédiés sur Paris par voie d'eau, bénéficiant dès 1642 du canal de Briare qui relie la Loire à la Seine, et dès 1723 du canal du Loing.

En 1781, le projet de canal du Charolais va s'avérer déterminant pour l'implantation du site de Montcenis car il permet d'expédier les produits d'acier aussi bien vers Toulon que vers l'Atlantique. Ce site forme l'embryon du futur pays minier et sidérurgique de Montchanin- Le Creusot. Le chantier de ce canal sera lancé deux ans plus tard, sur financement des Etats de Bourgogne.

Il faudra attendre 1793 pour que les pays de Saône -et quelques décennies plus tard les industries du Creusot-Montchanin- puissent expédier massivement vers Paris par le canal du centre. En 1832, le canal de Bourgogne permet d'expédier vers Paris via Dijon, mais aussi vers le pays rhénan. Ce canal permettra également d'expédier le charbon du Creusot vers les filatures du pays de Mulhouse qui se sont récemment mécanisées en usines.

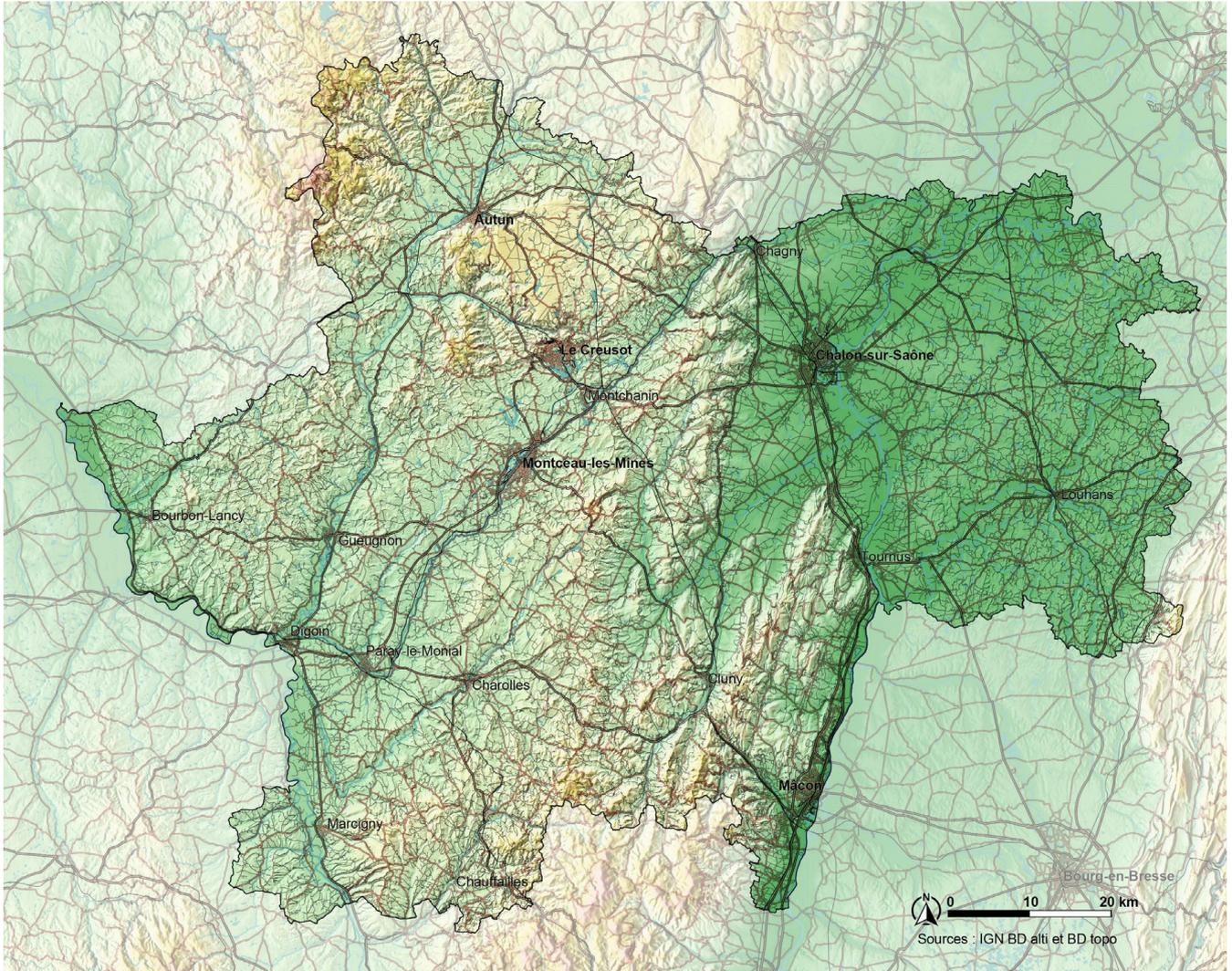
L'autre grand chantier de canal, celui qui relie Louhans à la Saône, est lancé à peine plus tard, en 1787. Le projet remonte au début du XVIIe s. Il démarre lui aussi sur financement des Etats de Bourgogne. Ces voies d'eau permettent désormais d'expédier par péniches vers Paris via Dijon. Cependant le trafic reste lent, et interrompu en période de gel ou de sécheresse.

En 1841, c'est l'ouverture du canal du Nivernais, qui relie la Loire à la Seine via Decize et Auxerre. L'axe de la Loire permet désormais lui aussi d'expédier par péniche vers Paris les produits traditionnels mais aussi des rails, chaudières, machines à vapeur produits au Creusot. En 1850, Digoïn devient un nœud fluvial entre la Loire et le canal du Centre.

Mais c'est précisément cette activité ferroviaire qui, au même moment, commence à sonner le glas de l'activité des canaux.

Le transport fluvial restera intense principalement sur la Saône, avec des gabarits de péniches qui ne cessent d'augmenter. En 1991, un canal de dérivation est réalisé à Mâcon sur la Saône.

La route



Carte du réseau routier de Saône-et-Loire

La longueur totale du réseau routier du département de la Saône-et-Loire est de 15 934 kilomètres, se répartissant en 121 kilomètres d'autoroutes, 148 kilomètres de routes nationales, 5 271 kilomètres de routes départementales et 10 394 kilomètres de voies communales. Source Wikipédia 2011

Dès la fin de la préhistoire, un réseau de chemins longe les rivières, traverse les gués en été, parcourt les vallées et les collines. En Bresse et dans tout le Val de Saône, les tracés qui empruntent les dorsales à l'abri des inondations s'affirment sans doute comme routes principales très tôt dans l'histoire.

Dans les pays calcaires, les chemins sont naturellement empierrés, et restent donc carrossables à peu près toute l'année. Les propriétaires peuvent visiter leurs terres et leurs vignobles, les enfants peuvent aller à l'école, les charrois peuvent emporter le bois, le vin.

Dans les pays argileux, les chemins sont boueux tout l'hiver et les fermes tendent à être plus isolées. Jusqu'au début du XIXe siècle cependant, les routes restent principalement considérées comme de simples compléments des voies d'eau.

La voie romaine

Dès l'an 27 avant notre ère, le général romain Marcus Agrippa met en chantier des voies majeures assurant le contrôle militaire de toute la Gaule, centrées sur Lyon. La voie majeure longeant la Saône bifurque à Chalon-sur-Saône, ville carrefour majeur, pour rejoindre Langres, Cologne, Trèves, Lutèce. Même si le motif initial est surtout politique et militaire, ces voies deviennent très vite des voies commerçantes. Le vin, l'huile, les céramiques remontent vers le nord et croise des cargaisons de laine qui descend vers le sud.

Ces routes sont pavées sur 2,5 m de large. Elles privilégient le flanc des collines pour éviter les embuscades, et sont jalonnées d'auberges relais -de couleur rouge, ce qui générera de nombreux noms vernaculaires-. Elles se détérioreront pour la plupart quelques siècles plus tard.

La grande route

Le contrôle des routes qui longent la vallée de la Saône a souvent été un enjeu stratégique.

L'exemple du royaume Burgonde est frappant à ce titre. Entre 500 et 516 il s'étend rapidement, et probablement pacifiquement, comme un "État routier" qui contrôle les passages sur ces routes stratégiques de l'isthme gaulois. Centré sur Lyon, il relie les bassins du Rhône, de la Loire, de la Seine, d'Avignon, à Langres, Besançon. Bien qu'il ait été éphémère, son prestige vient de la cohabitation qu'il a su instaurer entre romains et barbares.

Les premiers efforts de planification de grandes routes remontent à la toute fin du Moyen Âge quand Louis XI met en place un plan routier jalonné de relais de poste (1477), centré sur Paris. L'axe Dijon-Lyon qui passe par Chalon-sur-Saône et Mâcon est l'un des axes principaux de son plan.

Dès 1550, on recense 25 000 km de voies carrossables dans le royaume. La partie empierrée est surtout empruntée en période humide. Par beau temps, les carrosses rapides préfèrent généralement lancer leurs chevaux sur une voie parallèle en terre battue.

À la fin du siècle, Henri IV et Sully créent un budget des Ponts et Chaussées. Les routes nationales sont désormais plantées d'alignements d'arbres. La corvée d'entretien est -laborieusement- imposée aux riverains.

Vers 1680, Louis XIV et Colbert décident de créer un grand réseau de routes nationales en toile d'araignée centrée sur Paris. L'axe de la Saône renforce encore son importance.

Vers 1730, sous Louis XV, un réseau de routes majeures préfigure notre réseau de routes nationales. Elles sont tracées en ligne droite stricte de ville à ville. Au Sud de Mâcon, la route vers Roanne est améliorée, qui facilitera l'exportation des vins du Beaujolais vers Paris. De 1765 à 1785, beaucoup de routes s'affirment. Elles sont empierrées, et des relais -auberges relais à chevaux et postaux- s'y établissent.

Autun se dote d'un réseau en étoile mais ne parviendra pas à imposer le tracé de la grande route Paris-Lyon qui s'affirme de plus en plus selon l'axe de la Saône, par Beaune et Chagny.

La route de Mâcon à Digoin est jalonnée de relais non de chevaux, mais de bœufs. Elle achemine les vins du Chalonnais et Mâconnais vers les pays de Loire. Ce débouché est stratégique car le Beaujolais, protégé, bénéficie d'une exclusivité dans le Lyonnais.

En 1811, Napoléon classe les routes en 3 catégories : la route impériale de première classe (14 voies partant de Paris) ; la route de deuxième classe (13 voies qui relient Paris à des cités de moindre importance) ; 202 routes de 3e classe, dont la charge est partagée avec les autorités locales. À la veille de la révolution de 1848, les routes nationales atteignent 29 000 km.

En Bresse, le semis serré de fermes isolées et de hameaux devra attendre la fin du XIXe s pour être enfin mieux desservi par des routes empierrées et des ponts. Ce décloisonnement permettra de développer ses filières de volailles qui existaient de longue date.

Au début du XXe siècle, les routes principales commencent à être goudronnées pour limiter la poussière.

La voie rapide

En 1961, l'autoroute du midi est l'une des premières planifiées sur le programme national d'autoroutes. Le dernier tronçon local, qui relie Pouilly-en-Auxois à Macon, sera terminé en 1970.

En 1965, une route rapide relie Chalon-sur-Saône, le Creusot, Montceau.

Dès 1972, des routes nationales commencent à être déclassées en routes départementales. Ce réseau retrouve une vocation de desserte locale, mais il devient également un réseau alternatif à l'autoroute, patrimonial, pour découvrir les paysages de nos « provinces » et de ses bourgs. Ce processus sera quasiment achevé en 2004-2006 car 11 000 km d'autoroutes prennent désormais le relais pour la liaison rapide.

C'est également dans les années 1970 qu'est planifié un grand projet baptisé route centre Europe Atlantique (RCEA) qui comporte trois tronçons dans le département : Digoin- Paray le monial, Paray- Bourg-en-Bresse au sud, Paray-Chalon via Montceau-les-Mines au nord. Dans le département, une partie de ce projet est réalisée, en particulier des ouvrages d'art comme le viaduc de Digoin qui enjambe la Loire, le viaduc de Voslesvres qui traverse le canal du centre vers Paray, le pont de Maupré au nord de Charolles. Plusieurs tronçons, très fréquentés mais accidentogènes, font encore l'objet de gros projets de sécurisation.

Ces axes rapides s'affranchissent de plus en plus du terrain naturel. Le tracé et les pentes sont massivement régularisés par d'importants remblais-déblais, parfois par des tunnels ou des ponts imposants. Les nœuds de sortie s'éloignent les uns des autres et l'on traverse de plus en plus les paysages sans s'arrêter, et sans voir les villes.

À proximité des villes, ces axes enserrent souvent des quartiers se retrouvant coupés du centre-ville. Ces voies rapides polarisent le développement d'activités autour des "grandes gares" - ou sorties d'autoroutes. Elles multiplient les effets de barrière écologique qui cloisonnent les populations de la plupart des animaux terrestres.

La ligne de chemin de fer



Ouverte en 1981, la ligne TGV déplace les hiérarchies urbaines, plaçant les territoires proches des gares desservies sur la carte régionale et nationale. La voie TGV à Dracy-St-Loup, au nord du Creusot

La voie ferrée

Dès 1835, une ligne de chemin de fer relie Épinac au canal de Bourgogne, concurrençant très durement les canaux à peine inaugurés. Dès lors, la grande question deviendra celle du chemin de fer et des polémiques entre villes : quel tracé, quels pôles économiques desservis, quelle desserte locale ?

Ces premières lignes sont réalisées par des compagnies privées et maîtrisées par de grands industriels des mines ; chacune négocie un monopole (des concessions de 99 ans), emprunte aux banques, attribue le grand chantier à un gros entrepreneur. Le soutien étatique est présent dès le début, ainsi qu'une volonté de coordination du réseau. Dans les années qui suivent, Chalon-sur-Saône est relié à Dijon tandis que la ligne Nevers-Macon met Charolles à 3 h de Lyon, à 10 h de Paris.

Les usines Schneider au Creusot commencent à fournir massivement du matériel ferroviaire : rails, locomotives, wagons.

L'empire à son tour soutient fortement l'investissement dans les voies ferrées à la fois pour développer des industries - mine, sidérurgie, agriculture-, pour désenclaver des provinces, et faciliter la défense militaire. L'axe Paris/Lyon/Marseille passera par Dijon, Chalon-sur-Saône, Mâcon, Lyon. En 1850, Lamartine le poète -né à Milly, près de Mâcon- intervient pour que le raccordement de la ligne de Genève à la ligne PLM se fasse dans sa ville. L'année suivante, c'est Chalon-sur-Saône qui est relié à Paris.

En 1870, le réseau ferré national atteint 17 440 km. Les bœufs charolais prennent désormais le train pour rejoindre les abattoirs des grandes villes.

Les politiques publiques volontaristes alimentent ainsi l'explosion des compagnies ferroviaires et des pôles sidérurgiques comme le Creusot.

Dès 1895, les lignes secondaires de train sont quasiment toutes en place. Les vignobles de l'ouest du département, et jusqu'au Nivernais, peuvent désormais expédier leur production par le train.

Le réseau atteint 37 000 km en 1900. Dans chaque ville, bourg, village desservi, la gare devient le nouveau pôle de développement urbain.

L'ensemble des compagnies ferroviaires est entièrement fédéré en 1938 sous le nom de SNCF.

Les lignes commencent à être électrifiées en 1955 ; le paysage se pare de nouvelles lignes : celles de poteaux de ligne électrique haute tension.

Le TGV

En 1981, la ligne TGV est ouverte avec deux nouvelles gares à Mâcon et au Creusot. Tout le secteur se rapproche de Paris ou Lyon, bousculant la hiérarchie ancienne entre villages, bourgs, villes régionales.

Le TGV contribue peu à la cohésion régionale : il se contente d'assurer des liaisons avec Paris et Lyon : Le Creusot, Montceau-les-Mines et Mâcon sur la ligne Paris-Lyon, embranchement desservant Dijon.

Sources

- La Saône-et-Loire de la préhistoire à nos jours. Pierre Goujon et al, 1992. éd Bordessoules.
- Géographie historique de la France. Xavier de Planhol, 1994, éd Fayard.
- L'histoire du paysage français. Jean Robert Pitte, 2012. éd Tallandier.

VOIR AUSSI...

L'eau

Les enjeux paysagers liés à l'eau

Les canaux de Saône-et-Loire

Les enjeux paysagers liés à la route et aux chemins

Paysage, route et chemin, les enjeux exprimés par les habitants

Les dates-clefs des paysages de Saône-et-Loire

Les pôles d'attractions historiques

publié le 30 juin 2018 (modifié le 4 avril 2019)

Les pôles d'attraction du département résultent de la géologie tourmentée, ou de leur position charnière sur l'axe Rhin Rhône et cela, dès la Préhistoire. Le seuil qui relie la Loire à la Saône par les collines du Charolais et du Mâconnais prend de l'importance à plusieurs reprises dans l'histoire.

Les premiers hommes viennent chercher le gibier et le poisson dans le Val de Saône, tandis que les reliefs découpés de la côte et de l'arrière-côte leur fournissent des gisements de silex et plus tard, du minerai de fer. Les limons fertiles du pied de côte sont défrichés à l'apparition de l'agriculture.

Eduens et burgondes

Les Eduens, un peuple celte, s'installent d'abord dans le grand secteur avec pour capitale Bibracte. Après la guerre des Gaules, ses élites gallo-romaines font d'Autun une capitale majeure au pied du Morvan. Au cinquième siècle, des envahisseurs germaines doués pour la diplomatie établissent un royaume éphémère de Genève à la Loire qui sécurisera les échanges entre régions méditerranéennes et le Nord de la Gaule. Leur nom restera dans l'histoire : les Burgondes. Lorsque les francs font basculer le pouvoir au nord, le duché de Bourgogne résistera longtemps mais sera petit à petit grignoté par la couronne de France, et le centre de gravité politique se déplacera vers Dijon.

En 843, le traité de Verdun positionne la Bresse dans le monde germanique, bien qu'étant de langue d'oïl. Elle sera politiquement rattachée à la Savoie, et ne rejoindra le royaume de France qu'en 1601.

Le pouvoir monastique

Au Xe siècle, les seigneuries se structurent autour de monastères et d'abbayes, souvent royales -Marcigny, Tournus-. Les vignobles d'abbayes, implantés dès le haut Moyen Âge, prennent de l'importance entre le XI et le XIIIe siècle pour fournir la cour des papes d'Avignon. Au XIIe siècle, Cîteaux puis Cluny deviennent des pôles majeurs des mondes franc et germanique. Leur rayonnement est religieux mais également entrepreneurial, multipliant des abbayes soutenues par d'importants financements.

L'essor des villes

Les villes, implantées dès la préhistoire sur des passages à gué incontournables, profitent des investissements et de la paix royale instaurée par Louis XIV. Elles s'affirment comme plateformes commerciales, lieux de confrontations culturelles, religieuses, politiques : vers le monde germanique et savoyard pour les villes sur la Saône, vers l'Aquitaine pour les villes sur la Loire. Au fil des aménagements de canaux, les vins locaux seront acheminés vers Paris et vers le pays rhénan. Chalon-sur-Saône l'ouvrière, en particulier, exploitera un temps sa position de transbordement entre voie fluviale et terrestre. Les villes de la Saône connaîtront une apogée dans le siècle entourant la révolution, avant d'être détrônées par le chemin de fer.

Dans le siècle qui suit, les petites terres prisées pour la céréale sont délaissées au profit des grasses prairies des collines marneuses et sableuses. Le modèle charolais s'impose pour engraisser des bêtes à viande expédiées vers Lyon puis vers Paris. Un pôle sidérurgique s'établit entre Montchanin, Montceau-les-Mines, le Creusot. Le vignoble s'étend. Un nouveau paysage politique se dessine entre les villes nouvelles ouvrières, les villes portuaires historiques sur la Saône ; les vignobles de petits propriétaires républicains tranchent avec la Bresse plus conservatrice et surtout avec les grands domaines de l'Ouest où l'emprise religieuse reste forte.

Le déclin rural

Au début du XXe s, le mouvement de population s'amorce vers les villes, accéléré par la crise du phylloxéra. Après-guerre, les filières viande et les pôles sidérurgiques perdent beaucoup d'emplois. Le dépeuplement est brutal dans le

Morvan et dans la Bresse louhannaise. Les terres alluviales prennent de la valeur avec l'arrivée du maïs hybride en Bresse. Le vignoble se replie sur les AOC tandis que dans les années 1990, les champs se colorent de jaune avec le tournesol, et le colza sur les petites terres. L'autoroute, puis le TGV tendent à détrôner les anciennes villes-étapes qui s'entourent en revanche de zones commerciales et de lotissements.

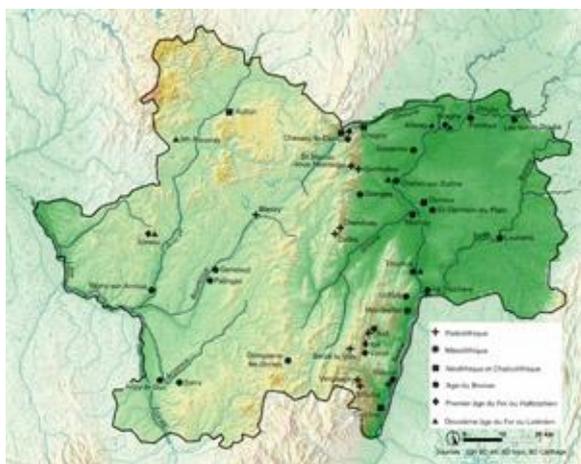
De la préhistoire au "pagi" gaulois



La roche de Solutré

La station préhistorique la plus célèbre de Saône-et-Loire occupe une plate-forme sur un éboulis de pente au pied d'une de ces falaises caractéristiques de la Côte Mâconnaise. Ce site a donné son nom, le Solutréen, à une civilisation aux outils et armes de silex réputés pour la qualité de leur facture et présents également dans le Sud-Ouest de la France.

Le corridor de la Saône



Carte des sites préhistoriques de Saône-et-Loire

L'axe de la Saône et les côtes calcaires qui le dominent, concentrent la majeure partie des sites préhistoriques connus en Saône-et-Loire. Source : La Saône-et-Loire de la Préhistoire à nos jours. Goujon 1992

Ce corridor, qui a toujours été l'un des plus passants d'Europe, reste aujourd'hui la vitrine du département. Les premiers hommes chasseurs et pêcheurs semblent avoir trouvé un premier pays de cocagne dans les vallées de la Saône et de la Loire, sites de pêche et voies de passage de troupeaux, sites défensifs côté Saône dans les grottes des "côtes" de karst.

Les premiers villages s'implantent dans les grandes vallées, à proximité des passages à gué.

Le site préhistorique

L'activité humaine débute à Solutré vers 22 000 ans avant notre ère. C'est la période paléolithique, l'homme est encore nomade, 4000 ans encore avant les peintures de Lascaux. Ces communautés de chasseurs de grand gibier trouvent sur ces sites des gisements de silex pour leurs armes. Ils trouvent ce silex à flanc des éperons rocheux, dans les argiles à chailles des couches de roches jurassiques. Les chocs de l'ère tertiaire ont basculé des copeaux de croûte terrestre, et ont ainsi généré de véritables

carrières à ciel ouvert sur les flancs des éperons rocheux. Ces éperons constituent en outre des obstacles contre lesquels se regroupent sans doute les troupeaux d'animaux en migration après les hivers.

Vers 4200 ans avant notre ère, des communautés commencent à se sédentariser. Des pêcheurs et des chasseurs s'implantent dans la vallée de la Saône, et commercent avec des méditerranéens. Le site de Chassey-le-Camp, près de Chagny sur un replat rocheux, a donné le nom à cette civilisation dite du chasséen qui courait dans le sud de la France et jusque l'actuelle Croatie.

Vers 3000 av. J.-C., la civilisation dite de Saône-Rhône développe des échanges importants avec tout le pays rhénan.

Vers l'an -1000, les communautés comme celle du village d'Ouroux-Marnay, découvert sous 2.5 m de graviers, se rattachent à la civilisation dite de Hallstatt.

200 ans plus tard, le site défensif du mont Beuvray est renforcé de premiers remparts de pierre et de bois. Ces peuples commencent à pratiquer l'élevage et un peu d'agriculture, et sans doute à défricher la région. Sur les limons fertiles apparaissent les premières campagnes habitées avec leurs cités.

Le site celte de Bibracte



Le mont Beuvray, vu de puis St-Prix

Bibracte, implanté sur le mont Beuvray, qui culmine à 821 m d'altitude dans le Morvan, était le plus grand et le plus riche des cinq oppida des Eduens : Bibracte, Mâcon (Matisco), Chalon (Cabillonum), Décize (Decetia) et Sancerre (Gortona). Source : La Saône-et-Loire de la Préhistoire à nos jours. Goujon 1992

Au sixième siècle avant notre ère, un peuple celte, éleveur et agriculteur, s'implante dans les vallées et les plaines limoneuses de tout le grand secteur entre Loire et Saône. Il est mené par Bellovèse, son chef.

Les Éduens établissent une confédération à l'ouest de la Saône et installent leur principal oppidum à Bibracte, perché sur le mont Beuvray. Les Boïens s'installent dans le Bourbonnais, les Sénon vers Sens, les Ségusiaves dans le Lyonnais et les Séquanes à l'est de la forêt bressane. Les Eudens font de la région un cœur du pays celte, déjà administré par chefferies qui préfigurent les pagi gaulois.

Les demeures de maîtres Eduens sont établies sur les légères buttes, appelées des meûrots, dont il reste de nombreuses traces dans les noms de lieu dits. Ces peuplades de souche indo-européenne sont administrées par une aristocratie guerrière et commerçante, appuyée par une classe religieuse et servie par une classe paysanne.

Les celtes sont divisés en nombreuses tribus rivales. César rapporte des conflits autour des droits de péage dans les gués et les ports. La victoire des Séquanes dans un premier temps, appuyés par le chef germain Arioviste, provoquera l'appel à l'aide envers César de la part de chefs Eduens et Séquanes. Cet épisode sera le déclencheur de la guerre des Gaules et de l'invasion romaine. L'oppidum de Bibracte s'affirme comme une capitale avec des places de marché, des artisans, des écoles. En temps de guerre, une foule de réfugiés fournit autant de soldats, selon un schéma qui perdurera jusqu'au Moyen Âge.

200 avant JC : les Eduens, à la charnière des gaulois et des romains



Autun ville gallo-romaine : porte, théâtre et temple de Janus

A gauche, la porte d'Arroux vue de l'extérieur. Largeur : 16.70 m. La partie inférieure est percée de deux grandes portes destinées aux véhicules et fermées par des herses, et de deux portes latérales pour les piétons. Au-dessus court une galerie dont sept arcades sur dix sont conservées.

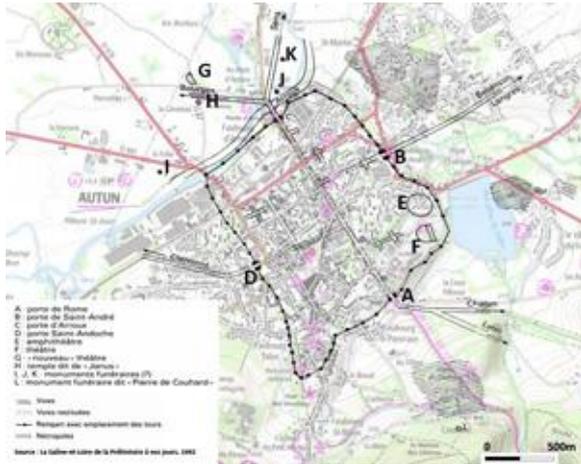
Au centre, le théâtre. Vue générale de la cavea. Avec un diamètre de 148 m et une contenance d'au moins 20 000 spectateurs, c'est le plus grand théâtre gallo-romain construit au 1er siècle. La cavea comprenait trois étages de gradins, dont deux subsistent. Les gradins étaient portés sur des voûtes. On accédait à la cavea par des escaliers souterrains partant du haut et débouchant au milieu des gradins.

A droite : Au nord-ouest de la ville, extra muros, s'élève les ruines d'un des plus célèbres monuments d'Autun, le temple « dit de Janus », bâti à l'époque romaine (1er siècle), mais reproduisant le plan d'un sanctuaire gaulois (janum) composé d'une cella entourée d'une galerie de circulation. Source : La Saône-et-Loire de la Préhistoire à nos jours. Goujon 1992

Le peuple celte de cette région sera l'un des 60 peuples gaulois identifiés par César lorsqu'il déclenchera la guerre des gaules. Il les nomme Aedui, "les ardents" en latin ; ce nom leur restera comme les Éduens. Leurs chefs feront alliance avec Rome et leurs cités prendront rapidement un aspect gallo-romain. Bibracte dans le Morvan, puis sa petite sœur Autun constituent d'abord un carrefour entre les mondes romain et gaulois.

Autun devient l'une des principales villes de Gaule : administrative, universitaire. Chalon s'appelle alors Cabillonum, et Mâcon Matisco. L'ensemble de ces cités devront faire face aux convoitises des germains et perdront leur protecteur lors du déclin de Rome.

La relique gallo-romaine



Autun : tracés gallo-romains d'Augustodunum et ville actuelle

Dès l'origine, Autun fut entourée d'un rempart long de 6 km, aujourd'hui encore très largement conservé. Renforcé par 54 tours circulaires construites à espaces réguliers, ce rempart apparaît plutôt comme jouant le rôle de mur de soutènement par rapport à la plate-forme artificielle sur laquelle est établie la ville. D'ailleurs, en période de paix romaine, Autun n'avait nul besoin d'un système défensif qui lui soit propre. Quatre portes étaient percées dans le rempart : la porte d'Arroux au nord et la porte Saint-André à l'est, les deux seules conservées ; la porte de Rome au sud et la porte Saint-Andoche à l'ouest. Elles étaient situées au débouché des deux voies principales de la ville, l'une de direction nord-ouest-sud-est, le *cardo maximus*, dont trois tronçons ont été récemment découverts entre la porte de Rome et la porte d'Arroux, révélant une rue pavée large de 8 m et bordée à l'ouest par un portique monumental (peut-être l'un de ceux que les Panégyriques signalent à Autun), l'autre perpendiculaire, le *decumanus maximus*, mais formée de deux tronçons désaxés en raison, sans doute, de la présence du forum au centre de la ville. A partir de ces deux axes, il fut procédé à un découpage en îlots (*insulae*) réguliers qui ne furent entièrement occupés qu'au II^e siècle. Source : La Saône-et-Loire de la Préhistoire à nos jours. Goujon 1992

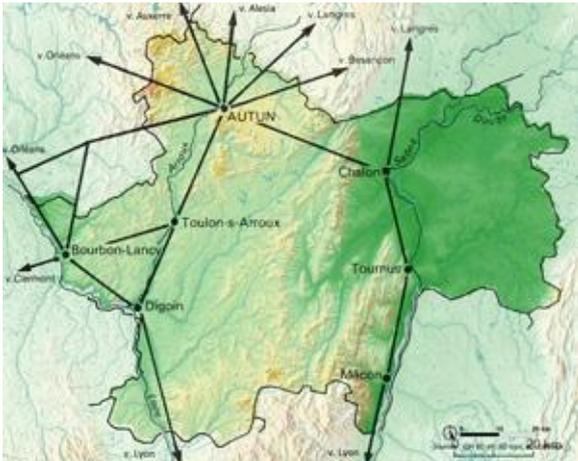
L'allégeance à Rome est désormais établie, et pour longtemps. Elle ne va cependant pas de soi, et tous les Éduens ne font pas bloc pour César. En -52, l'armée des Éduens partie pour soutenir César retourne sa veste en chemin, et se joint à la révolte gauloise de Vercingétorix.

César commencera pourtant à écrire la guerre des Gaules depuis Bibracte, dès l'année suivante. Il positionnera une légion également à Mâcon.

En 48, des chefs Éduens seront les premiers notables gaulois à siéger au Sénat à Rome. L'empereur Claude déclare que « seuls parmi les gaulois, ils prennent de nom de frère des romains ». Cela n'empêchera pas 20 ans plus tard un grand soulèvement gaulois contre Néron, impliquant les Éduens. Pendant longtemps, seules les élites gauloises bénéficient du statut de citoyen romain dans les provinces conquises. Ce n'est qu'en 212 qu'un édit accorde au peuple la citoyenneté romaine.

La muraille romaine initiale d'Autun reste très structurante et emblématique de la ville. 15 ans avant notre ère, elle ceinture la ville nouvelle sur 6 km, jalonnée de tours. Cette capitale du monde gallo-romain conserve aujourd'hui des monuments remarquablement conservés : théâtre, amphithéâtre, temple, stèles de cimetière. Mâcon sera ceint d'un rempart plus tard, en l'an 110.

Les voies et la trame cadastrale au carré des romains



Les routes éduennes et l'étoile routière d'Autun

Deux grandes routes d'Agrippa tracées au départ de Lyon traversaient le territoire éduen : d'une part, la route du Rhin qui remontait la vallée de la Saône par Mâcon et Tournus jusqu'à Chalon, avant de s'en éloigner en direction de Langres et des camps de la frontière du Rhin ; d'autre part, la voie de l'Océan dont le tracé était commun avec la précédente jusqu'à Chalon, puis se poursuivait vers Autun, Auxerre, jusqu'à Boulogne. Mais, outre ces voies, tout un réseau de routes, dont beaucoup étaient d'origine protohistorique, formait une étoile routière reliant la nouvelle capitale aux chefs-lieux voisins. Source : La Saône-et-Loire de la Préhistoire à nos jours. Goujon 1992

romain, qui en 436, pactise avec eux après les avoir vaincus. Il leur octroie la région de Genève, encore inculte. C'est depuis cet embryon de Savoie qu'ils développeront le royaume burgonde au début du sixième siècle.

Les Burgondes s'installent à l'ouest du Rhin entre 458 et 500. Clovis les attaque d'abord sans succès, puis se résout à un accord : les Francs acquièrent Auxerre, les Burgondes conservent Nevers, alors érigé en diocèse distinct (vers l'an 500). Leur domination politique sera limitée à quelques décennies car les francs s'imposeront avec la victoire des fils de Clovis dès 534, qui incorpore le royaume burgonde à celui des Francs.

Entre-temps, les Burgondes auront eu le temps de s'affirmer comme d'excellents diplomates, pacifiant les relations entre les barbares et Rome dans tout l'est de la Gaule, et permettant ainsi le rétablissement d'échanges commerciaux.

Après le partage de l'Empire carolingien (traité de Verdun, 843), le pays à l'ouest de la Saône conservera le nom de Bourgondie. Les Burgondes auront ainsi laissé leur nom au comté, puis au duché, puis à la région de Bourgogne.

VIème siècle : la Bourgondie des francs, puis des mérovingiens

Les francs mettent fin à la domination des Wisigoths et des Burgondes, en les défaisant militairement respectivement en 511 et en 534. Le nouveau roi, Gontran, s'installe à Chalon. Le centre de gravité politique bascule vers le nord et le Bassin parisien. Localement, ce sera le début d'une prééminence de Dijon sur Chalon-sur-Saône. La langue Burgonde s'effacera environ 100 ans plus tard.

Au huitième siècle, les seigneurs locaux doivent affronter des raids musulmans venus d'Espagne. Dans la foulée de la célèbre bataille de Poitiers en 732, de nombreux conflits armés, en Bourgogne comme ailleurs, dévastent des villages et effacent d'anciennes implantations romaines, mérovingiennes. Charles Martel, le grand-père de Charlemagne, impose ses hommes à la tête des cités.

Pour les villageois, ces changements de rattachement des élites modifient sans doute peu les droits et devoirs vis à vis du seigneur local. Le droit latin, par exemple, perdure dans le Mâconnais.

Autour de la ville d'Autun rayonne une étoile de voies qui montrent l'importance de la ville à l'époque gallo-romaine. La plupart de ces tracés a d'ailleurs perduré de nos jours.

Le quadrillage systématique initial de la trame cadastrale n'est plus vraiment lisible que par un œil très averti dans le centre-ville des cités fondées par les romains, comme Autun.

Dans la Gaule romaine, la ville est une place commerçante ; la sécurité est assurée par une puissante garnison.

Autun, "ville d'Auguste", délocalise Bibracte à un carrefour de routes et de rivières dans la plaine. Chalon devient une plateforme commerçante, avec son port de transbordement de chalands vers des chariots terrestres qui emportent la marchandise vers la Seine, le Rhin.

En 313, l'empereur Constantin autorise la religion chrétienne. Dès l'an 350, le christianisme s'implante localement et Saint-Martin prêche dans le pays Éduen. En 400, Autun appartient à la province de Lyon dans le diocèse des Gaules.

Vème siècle : les Burgondes, diplomates entre "barbares" germaniques et latins

Le nom de "Bourgogne"

La Bourgogne doit son nom aux Burgondes, peuple germanique qui, dans la seconde moitié du Ve siècle, fonde un royaume s'étendant au nord jusqu'à Langres, à l'ouest jusqu'à la Loire.

Leur origine lointaine vient de la mer Baltique 200 ans avant J.-C. Il semble qu'ils ont été contraints à migrer d'abord en Poméranie (Pologne) à la fin du premier siècle, avant de fonder un royaume dans le secteur de Mayence au cinquième siècle. C'est Aetius, un officier

L'abbaye mérovingienne

Des communautés religieuses commencent à s'installer autour de tombeaux de saints ; ils formeront souvent de futurs sites d'implantation d'églises et de villages. L'abbaye de Tournus, par exemple, s'installe sur un sanctuaire votif ancien. Elle est fondée en 550, de l'initiative du roi de Bourgogne Gontran, mais ne se développera réellement qu'au neuvième siècle, lors de la renaissance carolingienne.

VIIIème siècle : la Bourgogne carolingienne et son délitement au Xème siècle

En 751, Pépin le Bref inaugure le règne des carolingiens. La Burgundia reste une unité confuse, inégalement rattachée au roi franc. 100 ans plus tard, en 843, l'empire de Charlemagne est découpé en trois par le traité de Verdun. La Saône s'affirme, et pour longtemps, comme la frontière orientale de la Francia Occidentalis, confiée au duc de Bourgogne, tandis que la Bresse bascule pour longtemps dans l'univers savoyard et au-delà, germanique.

L'abbaye romane



L'abbatiale de Cluny, le clocher de l'Eau-Bénite

De la grande abbatiale, démantelée après avoir été vendue comme bien national en 1798, seul subsiste le bras sud du grand transept, possédant encore une des grandes tours de l'église.

L'aristocratie carolingienne fonde de nombreuses maisons religieuses, généralement sous la règle de saint Benoît, pour affirmer son autorité territoriale. Chaque abbaye est donc sous l'autorité d'un comte local, chargée de prier pour le salut des aristocrates morts, et d'assurer une forme de paix sociale et militaire autour d'elle.

Cluny fut au centre du plus important réseau de monastères de tout le Moyen Âge. Le succès de Cluny, qui essaima dans toute la chrétienté latine, était dû à son émancipation du pouvoir seigneurial et épiscopal, mais aussi à l'action de ses abbés, qui connurent une longévité exceptionnelle. Sa situation géographique, à la charnière entre Europe du Nord et du Sud, entre royaume de France et Empire, était également favorable. L'abbaye constitue un foyer intellectuel et culturel important du Xe au XIIe siècle. Cluny est aussi un centre d'études de premier ordre. L'apogée du rayonnement de Cluny est la seconde moitié du XIe siècle ; le pape Urbain II sera lui-même un ancien moine de Cluny.

Le rayonnement de l'abbaye de Cluny s'affaiblit progressivement devant la montée d'autres ordres religieux, cisterciens, puis mendiants au XIIIe siècle.

L'abbaye de Cîteaux, au sud de Dijon, fondera en quelques décennies plus de 2 000 monastères « cisterciens », répartis à l'échelle européenne entre le royaume franc et l'empire germanique, et jouera un rôle déterminant dans les premières croisades (en 1100) mais aussi dans la reconquista en Espagne. Les abbayes poussent les ducs et les comtes de Bourgogne à s'engager dans ces guerres, et à consacrer une partie des butins – en particulier de l'or espagnol - au salut de leurs âmes en leur faisant des dons, en leur achetant des indulgences et des ex-voto de remerciement d'avoir eu la vie sauve.

L'abbaye cistercienne de la Ferté sur Grosne est fondée en 1113.

Cette histoire a fait l'objet des travaux de Georges Duby à la fin des années 1940.

Le château



Château de Berzé-le-Chatel

Contrôlant la route de Cluny à Mâcon, la forteresse de Berzé était le siège d'une des principales seigneuries du Mâconnais.

Dès la fin du neuvième siècle, de nouveaux seigneurs affirment leur puissance, multipliant les coups de force militaires vis-à-vis du roi carolingien. Ils construisent des châteaux, aussi bien du côté germanique (Bresse) que du côté franc. Le premier château est souvent encore en bois, entouré de fossés, et préfigure souvent un château réalisé cette fois en pierre 200 ou 300 ans plus tard.

L'église romane



L'église romane

De nombreuses églises romanes marquent de leur silhouette, empreinte de modestie, les villages et hameaux. A gauche, église de Suin : clocher et abside du XII^{ème} siècle. Au centre, Ameugny : le chevet et le clocher datent de la fin du XI^{ème} siècle, la nef de la fin du XII^{ème} siècle. A droite, Eglise romane du hameau de Besanceuil (Bonnay) datant du XI^{ème} siècle.

Au Xe siècle, l'aristocratie carolingienne peine de plus en plus à s'imposer face à de nouveaux seigneurs : Bourbon-Lancy, Semur-en-Brionnais, Couches... L'église est prise en tenaille entre ses pouvoirs. C'est à Verdun-sur-le-Doubs, en 990, qu'est rédigé un pacte de non-agression pour limiter les dégâts collatéraux de ces guerres privées sur les villages et sur les abbayes.

XI^{ème} siècle : la naissance du duché de Bourgogne, à la charnière entre royaume franc et pays méditerranéens

Le point de départ du futur duché de Bourgogne remonte à 880 quand Richard, comte d'Autun, devient duc de Bourgogne.

Le petit pays de caractère

Durant tout le siècle de l'an mil, les comtes prennent leur indépendance vis-à-vis du roi. Ils établissent une vassalité locale en distribuant des fiefs, des seigneuries, des terres ecclésiastiques. Ce faisant, leur administration locale, par comté, ravive une logique qui n'a jamais totalement disparu depuis l'administration romaine.

Il faudra attendre le XIIe siècle pour qu'un nouveau pouvoir central s'affirme, en s'appuyant sur des alliances entre le duc de Bourgogne, les évêques et les grands barons. Simultanément, les luttes d'influences s'exacerbent entre le roi et les ducs. Progressivement, le roi pousse ses pions et se rattache de plus en plus de seigneuries, aristocratiques ou ecclésiastiques tandis que les ducs multiplieront de leur côté les enclaves dans le royaume de France jusqu'à la fin du XVe siècle.

En 1317, la Bresse rejoint la Bourgogne par une alliance entre le duché de Bourgogne et de Comté (Franche-Comté). Cela lui permettra de développer des échanges commerciaux alentour, une dynamique qui sera brisée 200 ans plus tard par les guerres de religion.

À la fin du XVe siècle, éclatent localement les guerres du Charolais, qui se soulève contre le roi. La région subit également des invasions suisses et allemandes.

La Réforme interviendra dans ce contexte au siècle suivant. Les conflits religieux seront particulièrement vifs dans les villes de la Saône et en Bresse.

Ces aller-retours entre pouvoir local, pouvoir régional et pouvoir central traversent toute l'histoire du secteur. On pourrait tenter de voir dans les « pagi » celtes et gaulois une préfiguration de nos départements actuels, car l'échelle géographique était à peu près celle-ci. Mais l'image a ses limites, car les celtes n'avaient pas vraiment d'organisation administrative ni de sentiment d'appartenance à un ensemble plus large ; la mythologie aujourd'hui familière des gaulois unis face à l'envahisseur résulte de la propagande nationaliste de la fin du XIXe siècle davantage que d'une réalité d'un grand poids historique.

La guerre des Gaules a certes amené les élites gauloises à réagir en commun face à la domination romaine. Le sentiment d'une filiation gauloise semble s'être estompé lors des invasions germaniques. Autour de l'an mil en revanche, les élites franques, bien qu'étant elles-mêmes filles d'envahisseurs, reprennent souvent à leur compte une entité de « Francia gallica », une France gauloise.

L'organisation administrative romaine divisait ces « pagi » en plusieurs sous-ensembles. Cette échelle d'administration traversera les nombreuses tribulations politiques jusqu'au XIe siècle, et déterminera assez largement les futurs comtés, unité administrative de l'ancien régime jusqu'à la révolution. Cette échelle a certes été effacée par l'administration républicaine à la révolution, mais les dénominations nous sont restées familières : Charolais, Bresse, Mâconnais, etc.

L'abbaye du duc

Cluny affirme une position de plateforme au XIe s quand son rayonnement s'étend sur toute l'Europe chrétienne, franque et germane. Ses moines accompagnent l'établissement des paroisses et du pouvoir féodal.

Le secteur fera l'objet de nombreuses luttes d'influence, guerrières mais aussi diplomatiques en particulier autour du contrôle de grandes abbayes. Les seigneurs locaux cèdent du terrain face au roi burgonde au fil de nombreuses péripéties qui n'ont pas cessé depuis que Gontran, le premier roi franc, en 550, avait fondé l'abbaye de Tournus.

A partir du XIIe s, ce seront les ducs de Bourgogne qui, à leur tour, céderont petit à petit de l'influence aux rois bourbons de France.

La cathédrale

La cathédrale d'Autun est inaugurée par l'installation des reliques de Saint Lazare en 1147.

XVII - XIXe s : l'intégration dans la France et l'heure de gloire de plusieurs petits pays

En 1602, Henri IV rattache au royaume de France à la fois la Bresse et le Bugey, qui parlent un patois français. Cela ne lui permettra pas cependant d'échapper à la guerre de 10 ans en Franche-Comté, de 1635 à 1644 qui peut être assimilée à un épisode de la guerre de 30 ans qui vient du côté germanique. Beaucoup de villages de Bresse sont effacés de la carte, et les habitants sont souvent massacrés.

En 1678, Louis XIV rattache la Franche-Comté à la France. La Saône, et donc Chalon-sur-Saône, Mâcon, perdent définitivement leur caractère de frontières du royaume.

Les états de Charolais perdurent jusqu'en 1761, quand Louis XV parvient à les acquérir en totalité, réunissant l'ensemble des bailliages des comtes et du roi.

Le progrès agricole et commercial s'affirme autour de notables locaux. A la veille de la révolution, le diocèse d'Autun perpétue une bonne partie de l'antique territoire des Eduens tandis que le secteur reste une charnière entre le sud et le nord de la France. Mâcon et sa région, en particulier, restent une forme de sous-État au sein de la province de Bourgogne. Le droit y est écrit, comme dans les régions latines, tandis que le reste de la Bourgogne est de droit coutumier comme dans tout le Nord de la France.

Le département de Saône-et-Loire



Carte du département de la Saône et de la Loire
1795.

Archives départementales de Saône-et-Loire

En 1982, François Mitterrand fraîchement élu, fait de Solutré un lieu de pèlerinage très médiatisé.

La ville port du val de Saône

Après qu'Henri IV ait rattaché la Bresse à la France en 1601 et que Louis XIV ait imposé une paix civile à l'ensemble de la région, les villes de la Saône perdent leur caractère de villes frontalières.

Dès la fin des guerres de religion et surtout au XVIII^e s, les villes fluviales de la Saône et de la Loire connaissent un fort développement à la fois commercial et politique. Les notables, avec l'aide du roi, financent de grands travaux. Ils aménagent des quais de transit pour assurer la bascule entre le transport fluvial et terrestre. Au XVIII^e siècle ce sera le tour des premiers canaux.

La ville frontière du val de Saône

Bien que le val de Saône soit formellement français depuis cette époque, son caractère de frontière avec le monde germanique connaîtra encore d'importants soubresauts. Chalon sera occupée une dernière fois, à deux reprises, par l'armée antirévolutionnaire autrichienne en 1814 et 1815.

Dernier avatar de cette position, le département est coupé en deux par la ligne de démarcation de 1940 à 1942.

Les moines de Taizé, à leur tour, revendiqueront après-guerre une référence à "l'esprit transfrontalier de Cluny". Le protestant Roger Schultz fonde cette communauté en 1940, à proximité de la ligne de démarcation. Il y entrevoit aussi une tête de pont pour le passage de réfugiés vers la zone libre. Après-guerre, ce site deviendra une vitrine européenne du département avec 40 000 visiteurs par an. Il deviendra un pôle emblématique de la réconciliation franco-allemande, catholico-protestante, puis de l'ouverture aux pays de l'est. On peut y voir une continuation de la tradition "franquo-germanique" de Cluny.

Le décollage de la Bresse

Jusqu'en 1601, la Bresse, fait partie des Etats de Savoie. On y parle un patois franco-provençal. La Bresse était sortie exsangue de troubles religieux jusqu'au milieu du XVII^e s. Lors de la grande famine de 1636 qui fait suite aux massacres de 1635, le chroniqueur Girardot de Nozeroy rapporte même de nombreux cas d'anthropophagie. En 1650, beaucoup de survivants ont émigré et le pays n'a reçu aucune infrastructure depuis 50 ans.

Une fois la paix royale rétablie sous Louis XIV, les investissements reprennent. Des campagnes d'assèchement réduisent le nombre et la surface des étangs.

Dès 1700, sa volaille est réputée. Les exploitations sont certes petites, peu rentables ; les labours se font en ados pour "égoutter" la terre.

La modeste Bresse et le fier Mâconnais sont dépendants l'un de l'autre. Les gens de Tournus vendent leur vin et achètent leur nourriture au Bressans. Au point qu'un chroniqueur rapporte qu' "il ne se passe pas un hiver sans que l'une ou l'autre province souffre d'une disette réciproque par le défaut d'un pont".

La Bresse connaît un développement économique important tout au long du XVIII^e s. La population y est dense depuis longtemps, aussi dense que dans le Mâconnais, mais le niveau de vie dans ses hameaux dispersés reste faible comparé à celui des beaux villages groupés de la côte.

A la veille de la révolution, le maïs est devenu une culture majeure en Bresse. Parmentier, qui ne s'est pas intéressé qu'à la pomme de terre, affirme que "le blé de Turquie (le maïs) est une des productions les plus importantes de Bresse".

Lors de la révolution française, le département s'affirme globalement comme ouvert aux idées républicaines, et en particulier le Val de Saône, ce qui rattache ce secteur plutôt à la France du Nord. Même dans la grande région bourbonnaise, moins d'un tiers des curés sont réfractaires. Derrière cette tendance générale, de forts contrastes vont s'affirmer lors des élections de la III^e République. Des secteurs conservateurs comme le Beaujolais, la Bresse louchannaise, le Charolais, dénotent dans un ensemble plutôt républicain tandis que l'ouest Bourbonnais, qui reste en retrait du développement économique, s'affirme fidèle à la gauche et le restera jusqu'aux élections de 1978. Certains auteurs y voient la marque d'un modèle familial communautaire.

La prééminence de Dijon s'affirme tout au long de la fin 19^e s et du 20^e au détriment de Macon et surtout de Chalon-sur-Saône. En 1850 déjà, le nœud ferroviaire majeur avait été positionné à Dijon.

Le vignoble et sa "démocratie rurale"

Si la vigne est une culture universellement répandue dans les fermes depuis l'antiquité pour la consommation locale, l'histoire de chaque "vignoble" est un terroir spécialisé exportant de grosses quantités de vin vers des clientèles nombreuses et si possible aisées.

Voir le chapitre retraçant l'histoire des vignobles du département.

Dès le XVII^e s, le vignoble de la Côte appartient en grande partie à la noblesse de robe et la bourgeoisie dijonnaise. Il reste de taille modeste, subdivisé en minuscules terroirs (les « climats ») ; cela permet une spéculation sur les crus de qualité, qui se négocient surtout à Beaune. Dès 1780, ce vin est exporté jusqu'à Paris et Londres.

En 1850, au moment du pic de la population rurale en France, les vignobles appartiennent pour une bonne part à la bourgeoisie urbaine et elle emploie une grande quantité de main-d'œuvre. L'amélioration des routes permet désormais d'approvisionner Paris et Lyon avec les vins ordinaires du Beaujolais, et les vins de prestige de la côte.

Mais le vignoble est également un modèle social. Une culture qui se rapproche de la société ouvrière des villes minières et sidérurgiques toutes proches de Montceau-les-Mines, le Creusot. Beaucoup de vigneron sont eux-mêmes petits propriétaires et revendiquent fortement leurs différences avec les métayers de l'ouest du département.

Le vignoble recouvre l'ensemble des pentes. Le cépage de gamay domine depuis les petites terres caillouteuses des sommets ou les grappes restent très maigres, jusqu'aux terrasses alluviales ou les grains gorgés d'eau sont souvent détruits par l'oïdium. Ce système s'avérera très fragile dès les premières attaques de phylloxéra en 1880.

Le bocage charolais, pays de châteaux et de métayers



Le bocage charolais

A partir du XVIII^e siècle le Charolais passe d'une polyculture pauvre vers l'élevage bovin et la production de viande bovine. Les parcelles se couvrent alors de prés entourés de haies, formant progressivement un paysage bocager. Les haies sont plessées et le paysage devait être moins ouvert que de nos jours où l'entretien mécanique des haies a généralisé une taille basse pour celles-ci.

Le terme de pays charolais désigne couramment aujourd'hui un secteur qui court depuis le Bourbonnais, le Charolais, la vallée de l'Arroux, le Brionnais pour aller mourir sur les contreforts du Morvan au nord, du Beaujolais au sud. Il est vrai que ces paysages ont un air de famille avec leurs collines bocagères parcourues d'un maillage de haies, ponctuées de grosses fermes isolées, jalonnées de petits villages.

Dès 1750, le paysage du Charolais bascule. En quelques décennies, un tapis de prairies bocagères recouvre les collines, parsemé de troupeaux blancs, effaçant l'ancien paysage de champs et de petits prés autour des écarts. Les marnes du Lias deviennent un terroir d'embouche majeur où sont produits des bœufs gras. Ce modèle agricole se généralise entre la fin du XVIII^e siècle et le XIX^e pour fournir une forte demande de viande de boucherie pour les villes en pleine explosion démographique. L'élevage à viande exporté vers Paris et Lyon transforme ainsi une région d'agriculture de subsistance en une région d'exportation prospère. Il s'étend rapidement aux petits pays alentours qui ont pourtant une géologie, une histoire, et même des mentalités très différentes.

Le Charolais a une histoire politique particulière. En 1529, suite aux déboires de François I^{er} contre Charles Quint en 1525, ce petit royaume tombe sous la dépendance des Habsbourg d'Espagne. Il ne reviendra à la couronne de France qu'en 1659 avec le traité des Pyrénées.

Le Bourbonnais de Saône-et-Loire, de son côté, est resté jusqu'au XIX^e siècle un pays de marches, peu peuplé entre Nivernais, Limagnes, et Charolais, handicapé par ses sables argileux peu fertiles. Ce n'est que dans les 40 ans qui précèdent la Révolution que ces collines marneuses et sableuses, jusqu'ici terres de misère, se couvriront d'un maillage de prés clôturés pour y engraisser

des bœufs d'embouche.

À l'inverse, les collines du Brionnais, sans être aussi peuplées que le Mâconnais, sont peuplées de longue date, comme en témoignent ses nombreuses abbayes romanes du Xe s.

Le bœuf charolais



Le charolais

Les bœufs et vaches blancs charolais se sont imposés dans les prairies de l'ouest de la Saône-et-Loire, obtenant en 2010 l'A.O.C. « Bœuf de Charolles ».

Les bovins à robe blanche existaient sans doute dès le Moyen Âge. Le premier herd-book (livre généalogique de la race) date de 1882 [1]. C'est l'époque où la filière se structure. Les éleveurs naisseurs vendent leurs animaux aux embaucheurs qui les engraisseront à l'herbe pendant 2 à 6 mois, sur les riches pâtures du Brionnais et du bas Charolais. Les embaucheurs sont au cœur du système. Ils vont chercher des animaux maigres dans le haut Charolais et le Morvan pour les engraisser dans les prés d'herbe grasse avant de les vendre pour la boucherie. En quelques décennies, le succès aidant, les prés d'embouche s'étendent à toute la grande couronne du Morvan : Auxois, Terre-Plaine, Autunois, Bazois.

Le bassin minier et ses canaux

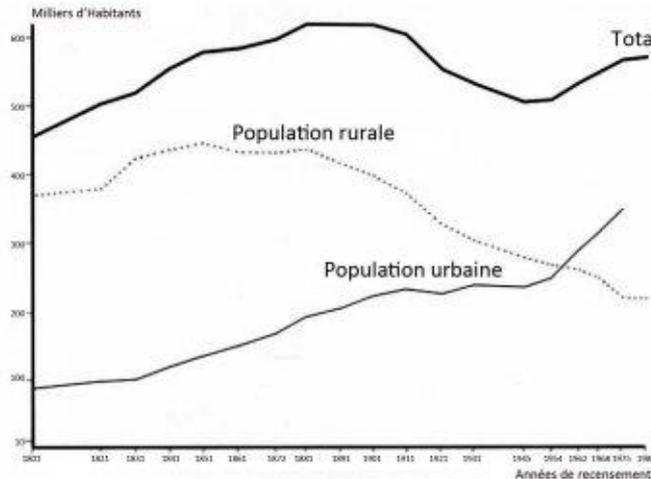
Vers 1780, le charbon du Creusot suscite la création des plus grosses forges de France.

En 1794, le canal du Centre relie ce pôle à la fois à la Saône et à la Loire, et le connecte avec le bassin houiller de Blanzay et de Montceau-les-Mines.

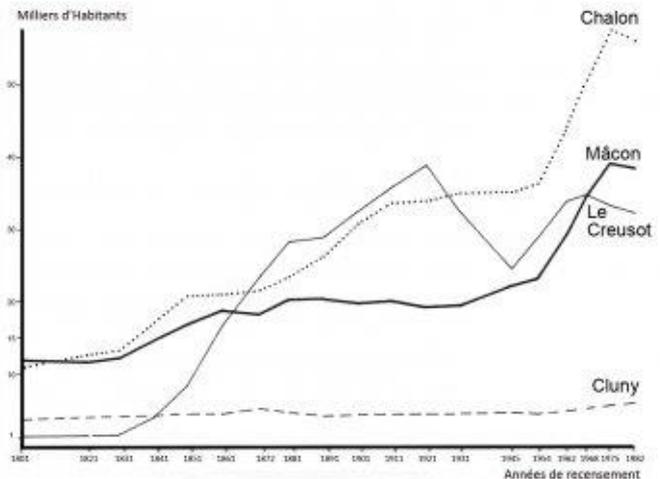
Une grande épopée industrielle commence en 1836 avec l'acquisition des installations du Creusot par les deux frères Eugène et Adolphe Schneider, venant de Lorraine. Deux ans plus tard, ils fournissent leur première locomotive à vapeur montée au Creusot. En 1843, ils implantent un marteau-pilon qui permet de forger de très grosses pièces. Ils implantent un grand atelier également à Chalon-sur-Saône. Ils ne vont cesser de fournir à une échelle industrielle des machines et des véhicules.

Le procédé sidérurgique des fours Martin, dans les années 1860, leur permet de fournir des aciers spéciaux de haute qualité à partir des minerais plutôt pauvres de la région. Les gouvernements successifs de l'empire puis de la IIIe République soutiendront ce pôle d'industrie de l'armement qu'ils considèrent suffisamment éloigné des frontières.

Fin XIXe et XXe : la concentration autour des villes moyennes



Evolution de la population entre 1801 et 1982



Evolution de la population urbaine entre 1801 et 1982

Source INSEE, publié dans La Saône-et-Loire de la Préhistoire à nos jours. Goujon 1992

Evolution population entre 1801 et 1982

Le pic de population du département date de 1886 avec 625 885 habitants, le creux sera lui atteint à la sortie de la guerre en 1946 avec 506 749 habitants. (555 408 habitants en 2015)

Le dépeuplement des campagnes s'est produit tardivement, la population urbaine ne devenant majoritaire qu'à partir de 1962.

Après un essor vigoureux après 1954, lié à la reprise économique et la reconstruction, les agglomérations du Creusot ou de Montceau-les-Mines stagnent ou régressent dès 1975, malgré l'expansion de quelques communes comme Blanzay, Torcy. La croissance revient aux deux premières communes du département : Chalon-sur-Saône capitale économique, Mâcon chef-lieu de Saône-et-Loire ; ces deux centres départementaux sont eux-mêmes dominés en partie, selon un maillage plus large, par les métropoles régionales de Dijon et Lyon. Source : La Saône-et-Loire de la Préhistoire à nos jours. Goujon 1992

Dans la seconde moitié du XIXe s, partout, les campagnes se vident lentement sauf dans le vignoble qui connaît un âge d'or avant sa destruction par le phylloxera vers 1880.

Après 1950, un nouveau pôle industriel se développe dans le Nivernais, qui s'affranchit quelque peu de la métallurgie. En 1970, Schneider s'intègre au groupe Creusot-Loire qui va connaître de grosses difficultés, ce qui aboutira à son dépôt de bilan en 1984. 10 ans plus tard, les dernières mines de charbon fermeront.

Les quartiers résidentiels et la zone commerciale

Les jeunes quittent les petits bourgs ruraux pour se concentrer près des axes majeurs et dans les villes de plus de 5-10 000 habitants. À partir des années 1970, les commerces de base quittent les petites communes et se regroupent à la périphérie des grosses. Le phénomène s'accéléra dans les décennies qui suivront, renforçant l'emprise commerciale de Chalon-sur-Saône et Mâcon.

A partir des années 1980, une large auréole résidentielle s'étend autour des villes, brouillant les limites entre ville et campagne dans une part importante du département. Cette "rurbanisation" diffuse, avec ses voies, son mitage urbain qui multiplie les contraintes et la pression foncière, accentue en retour le déclin agricole.

Sources

- La Saône-et-Loire de la préhistoire à nos jours. Pierre Goujon et al, 1992. éd Bordessoules.
- Histoire des paysages et des sociétés en bord de Saône depuis la dernière glaciation Lyon - Vaise. DARA 44 - Odile Franc, Ed :

ALPARA - Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2016.

- Géographie historique de la France. Xavier de Planhol, 1994, éd Fayard.
- L'histoire du paysage français. Jean Robert Pitte, 2012. éd Tallandier.
- Histoire de la France rurale, tomes 1 à 4. Georges Duby, Armand Wallon et al, 1982. éd Seuil.
- Burias Jean et al, CNRS. 1979. Atlas historique français , Le territoire de la France et de quelques pays voisins.
- Atlas historique mondial – Georges Duby. Ed Larousse.
- Wikipedia.
- France, le trésor des régions. Ce site <http://tresordesregions.mgm.fr> est une base de données sur le territoire de la France et sur ses lieux. Ce travail se situe dans la suite de travaux qu'avait entrepris naguère le groupement d'intérêt public RECLUS sur la dynamique des territoires.

VOIR AUSSI...

L'Histoire, arrière-plan des paysages de Saône-et-Loire

Les dates-clefs des paysages de Saône-et-Loire

[1] La couleur blanche de la robe n'a été fixée qu'au moment de la définition des critères retenus pour l'inscription sur les livres généalogiques, dans la seconde moitié du 19e siècle. Le premier herd-book "de la race bovine charolaise, améliorée dans la Nièvre, connue sous le nom de race nivernaise" a été créé à Nevers en 1864. Le deuxième, "de la race charollaise pure", a été créé en 1887 à Charolles. Les 2 ont fusionné en 1920 pour donner le herd-book "de la race charolaise", dont le siège est aujourd'hui à Magny-Cours (ferme du Marault).